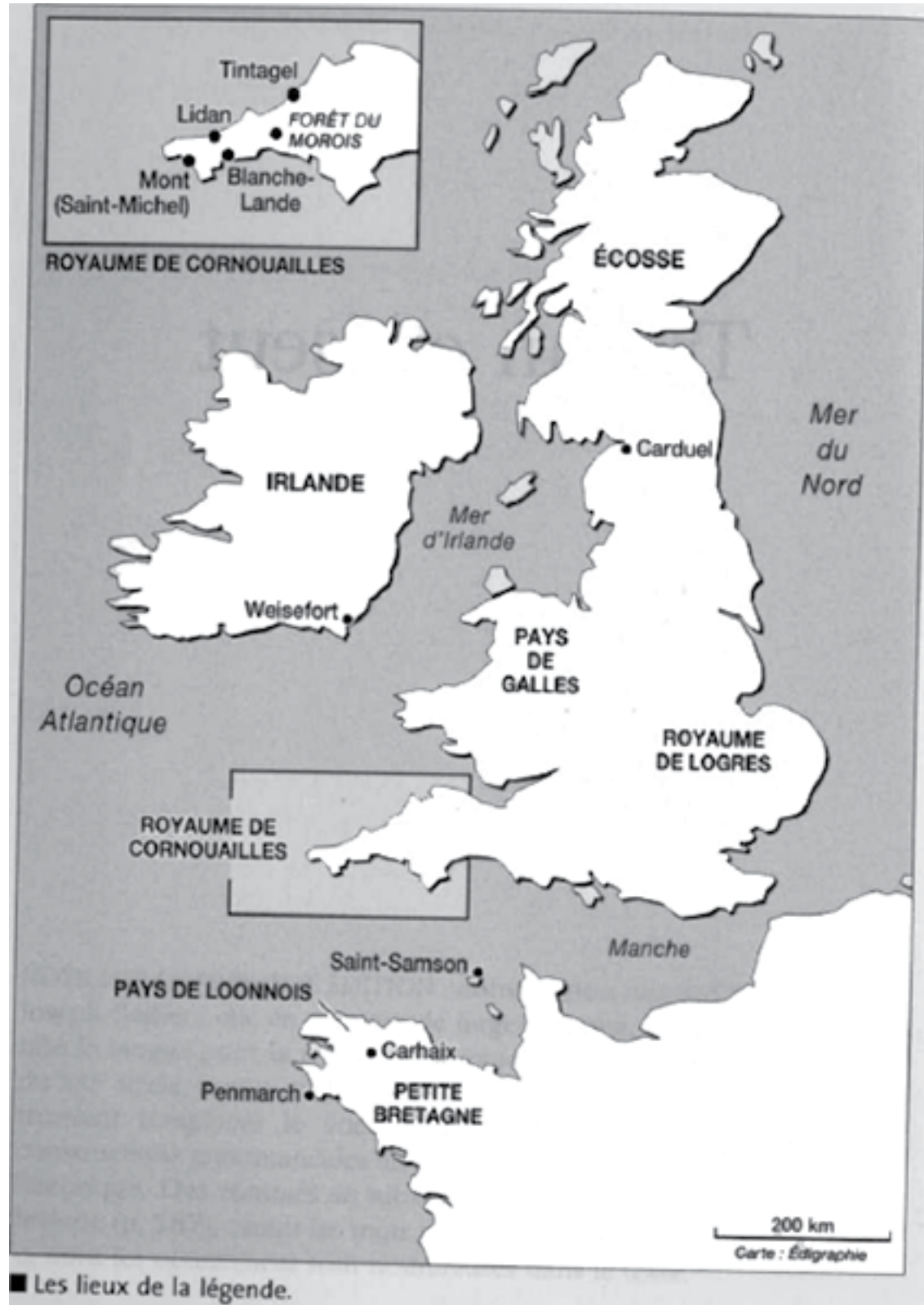


Tristan et Iseut



Tristan et Iseut



Illustrations du domaine public

Adaptation réalisée par Marie-Laure Besson

[Vers Table des matières](#)

Table des matières

1-Les enfances de Tristan

2-Le Morholt d'Irlande

3-La quête de la belle aux cheveux d'or

4-Le philtre

5-Brangien livrée aux serfs

6-Le grand pin

7-Le nain Frocin

8-Le saut de la chapelle

9-La forêt du Morois

10-L'ermite Ogrin

11-Le Gué Aventureux

12-Le jugement par le fer rouge

13-La voix du rossignol

14-Le grelot merveilleux

15-Iseut aux Blanches Mains

16-Kaherdin

17-Dinas de Lidan

18-Tristan fou

19-La mort

Les enfances de Tristan



[Vers Table des matières](#)

Seigneurs, vous plairait-il d'entendre un beau conte d'amour et de mort ?

Celui de Tristan et d'Iseut la reine.

Écoutez comment, dans la joie et la douleur, ils s'aimèrent, puis moururent le même jour, lui à cause d'elle, elle à cause de lui.

Dans les temps anciens, le roi Marc régnait en Cornouailles.

Quand Rivalen, roi de Loonnois, apprit qu'il subissait des attaques ennemies, il franchit la mer pour lui apporter son aide.

Il le servit en usant de son épée et en lui prodiguant ses conseils, comme l'aurait fait un vassal, si fidèlement que Marc lui donna pour récompense la belle Blanche fleur, sa sœur, que le roi Rivalen aimait d'un amour merveilleux.

Il la prit pour femme à l'église de Tintagel.

Mais à peine l'avait-il épousée qu'il apprit que son ancien ennemi, le duc Morgan, ayant attaqué le Loonnois, ravageait ses bourgs, ses camps, ses villes.

Rivalen équipa ses nefs en toute hâte et emporta Blanche fleur, qui était enceinte, vers sa terre lointaine.

Il mit pied à terre devant son château de Kanoël, confia la reine aux soins de son maréchal Rohalt, que tous, en raison de sa loyauté, appelaient du beau nom de Rohalt le Foi-Tenant; puis, ayant rassemblé ses barons, Rivalen partit au combat.

Blanche fleur l'attendit longuement.

Hélas ! il ne devait pas revenir.

Un jour, elle apprit que le duc Morgan l'avait tué en traître.

Elle ne pleura pas : ni cris, ni lamentations, mais ses membres devinrent faibles et sans forces ; son âme voulut s'arracher de son corps.

Rohalt s'efforçait de la consoler :

« Reine, disait-il, on ne peut rien gagner à mettre douleur sur douleur ; tous ceux qui naissent ne doivent-ils pas mourir ? Que Dieu reçoive les morts et préserve les vivants ! ... »

Mais elle ne voulut pas l'écouter.

Pendant trois jours elle attendit de rejoindre son cher seigneur.

Le quatrième jour, elle mit au monde un fils, et, l'ayant pris dans ses bras :

« Fils, lui dit-elle, j'ai pendant longtemps désiré te voir ; et je vois la plus belle créature qu'une femme ait jamais portée. Triste j'accouche, triste est la première fête que je te fais, à cause de toi j'ai tristesse à mourir. Et comme ainsi tu es venu sur terre par tristesse, tu auras nom Tristan. »

Quand elle eut dit ces mots, elle l'embrassa, et mourut aussitôt.

Rohalt le Foi-Tenant recueillit l'orphelin.

Déjà les hommes du duc Morgan encerclaient le château de Kanoël : comment Rohalt aurait-il pu poursuivre la guerre ?

On dit à juste titre :

« Démésure n'est pas prouesse » ; il dut se rendre au duc Morgan.

Mais, de peur que Morgan n'égorgeât le fils de Rivalen, le maréchal le fit passer pour son propre enfant et l'éleva parmi ses fils.

Au bout de sept ans, lorsque le temps fut venu de le reprendre aux femmes, Rohalt confia Tristan à Gorvenal, un sage maître et bon écuyer.

Gorvenal lui enseigna en peu d'années les arts qui conviennent aux barons.

Il lui apprit à manier la lance, l'épée, l'écu et l'arc, à lancer des disques de pierre, à franchir d'un bond les plus larges fossés ; il lui apprit à détester tout mensonge et toute félonie, à secourir les faibles, à tenir ses promesses ; il lui apprit différents chants, le jeu de la harpe et l'art du veneur ; et quand l'enfant chevauchait parmi les jeunes écuyers, on avait l'impression que son cheval, ses armes et lui ne formaient qu'un seul corps et n'avaient jamais été séparés.

À voir Tristan si noble et si fier, large des épaules, fin du torse, fort, fidèle et preux, tous louaient Rohalt d'avoir un tel fils.

Mais, songeant à Rivalen et à Blanchefleur, dont la jeunesse et la grâce revivaient en Tristan, Rohalt chérissait le garçon comme son enfant, et secrètement le respectait comme son seigneur.

Or, toute sa joie lui fut enlevée le jour où des marchands de Norvège, ayant attiré Tristan sur leur nef, l'emportèrent comme une belle proie.

Vers Table des matières

Tandis qu'ils cinglaient vers des terres inconnues, Tristan se débattait, comme un jeune loup pris au piège.

Mais c'est une vérité prouvée, et tous les marins le savent : la mer transporte à contrecœur les nef félonnes, et n'aide pas aux enlèvements ni aux traîtrises.

Elle se souleva furieuse, enveloppa la nef de ténèbres, et la remit aux mains du hasard pendant huit jours et huit nuits.

Enfin, les marins aperçurent à travers la brume une côte hérissée de falaises et de récifs sur laquelle la mer voulait briser leur carène.

Ils se repentirent : comprenant que la colère de la mer venait de cet enfant enlevé pour leur malheur, ils voulurent le délivrer et préparèrent une barque pour le déposer sur le rivage. Aussitôt les vents et les vagues faiblirent, le ciel brilla, et, tandis que la nef des Norvégiens disparaissait au loin, les flots calmés et riants portèrent la barque de Tristan sur le sable d'une grève. [...]

[Tristan ignore qu'il a accosté en Cornouailles, royaume du roi Marc.

À peine a-t-il mis pied à terre qu'il se fait remarquer lors d'une chasse à courre durant laquelle il met en avant ses talents de chasseur.

Les veneurs du roi Marc admirent la façon dont il prépare les pièces de chasse.

Quand ils cherchent à en savoir plus sur le jeune homme, Tristan, qui « sait bien parler et bien se taire », indique, « par ruse », qu'il est le fils d'un marchand de Loonnois et qu'il s'est embarqué sur une nef pour découvrir le monde.

Ses interlocuteurs lui proposent l'hospitalité.]

Alors ils se mirent en route en devisant et finirent par apercevoir un riche château.

Des prairies l'entouraient, des vergers, des eaux vives, des pêcheries et des terres de labour.

De nombreux bateaux entraient au port.

Vers Table des matières

Le château s'élevait au-dessus de la mer, fort et beau, bien protégé contre toute attaque et tout engin de guerre.

Sa tour maîtresse, jadis bâtie par les géants, était faite de blocs de pierre, grands et bien taillés, disposés comme un échiquier de sinople et d'azur.

Tristan demanda le nom de ce château.

« Beau valet, on le nomme Tintagel.

- Tintagel, s'écria Tristan, sois béni de Dieu, et bénis soient tes hôtes !

Seigneurs, c'est là qu'autrefois, dans le plus grand bonheur, son père Rivalen avait épousé Blanchefleur.

Mais, hélas ! Tristan l'ignorait.

Quand ils parvinrent au pied du donjon, les fanfares des veneurs attirèrent aux portes les barons et le roi Marc lui-même.

Après que le maître de chasse lui eut conté l'aventure, Marc admira le bel ordre de cette chevauchée, le cerf bien dépecé, et le grand respect des coutumes de la chasse.

Mais surtout il admirait le bel enfant étranger, et ses yeux ne pouvaient se détacher de lui.

D'où lui venait cette première tendresse ?

Le roi interrogeait son cœur et ne pouvait le comprendre.

Seigneurs, c'était son sang qui s'émuovait et parlait en lui, et l'amour qu'il avait jadis porté à sa sœur Blanchefleur.

Le soir, quand les tables furent desservies, un jongleur gallois, maître en son art, s'avança parmi les barons assemblés, et chanta des lais en s'accompagnant d'une harpe.

Tristan était assis aux pieds du roi, et, alors que le joueur de harpe jouait les premières mesures d'une nouvelle mélodie, Tristan lui parla ainsi :

« Maître, ce lai est très beau : autrefois les anciens Bretons l'ont fait pour célébrer les amours de Gracient. L'air en est doux, et douces en sont les paroles. Maître, ta voix est habile, interprète-le bien ! »

Le Gallois chanta, puis répondit :

« Enfant, que connais-tu donc de l'art des instruments ? Si les marchands de la terre de Loonnois apprennent aussi à leurs fils à se servir de harpes, de rotes et de vielles, lève-toi, prends cette harpe, et montre ton adresse. »

Tristan prit la harpe et chanta si bien que les barons s'attendrissaient de l'entendre.

Et Marc admirait le joueur de harpe venu de ce pays de Loonnois où jadis Rivalen avait emporté Blanchefleur.

Quand le lai fut achevé, le roi se tut longuement.

« Fils, dit-il enfin, béni soit le maître qui t'enseigna tout cela, et béni sois-tu de Dieu ! Dieu aime les bons chanteurs. Leur voix et la voix de leur harpe pénètrent le cœur des hommes, réveillent leurs souvenirs chers et leur font oublier la douleur et le malheur. Tu es venu pour notre joie en cette demeure. Ami, reste longtemps à mon côté !

- Sire, je vous servirai volontiers, répondit Tristan, comme votre harpeur, votre veneur et votre homme lige.

Il fit ainsi, et, durant trois années, une mutuelle tendresse grandit dans leurs cœurs.

Le jour, Tristan suivait Marc aux plaids ou à la chasse, et, la nuit, comme il couchait dans la chambre royale parmi les privés et les fidèles, si le roi était triste, il jouait de la harpe pour le reconforter.

Les barons le chérissaient, et, plus que tous, comme l'histoire vous l'apprendra, le sénéchal Dinas de Lidan.

Vers Table des matières

Mais le roi l'aimait plus tendrement encore que les barons et que Dinas de Lidan.

Malgré leur tendresse, Tristan ne se consolait pas d'avoir perdu Rohalt son père, et son maître Gorvenal, et la terre de Loonnois.

Seigneurs, le conteur qui veut plaire doit éviter les trop longs récits.

La matière de ce conte est si belle et variée : à quoi cela servirait-il de l'allonger ?

Je raconterai donc brièvement comment, après avoir longtemps erré par les mers et les pays, Rohalt le Foi-Tenant aborda en Cornouailles et retrouva Tristan.

Il montra à Marc une escarboucle que ce dernier avait jadis offerte à Blanchefleur en cadeau de mariage et lui dit :

« Roi Marc, ce garçon est Tristan de Loonnois, votre neveu, fils de votre sœur Blanchefleur et du roi Rivalen. Le duc Morgan occupe injustement sa terre. Il est temps qu'elle revienne, comme de droit, à son héritier. »

Et je raconterai encore brièvement comment Tristan se vengea : ayant reçu de son oncle les armes de chevalier, il franchit la mer sur les nefes de Cornouailles, se fit reconnaître par les anciens vassaux de son père, défia le meurtrier de Rivalen, le tua et récupéra sa terre.

Puis il songea que le roi Marc ne pouvait plus être heureux sans lui ; et, comme la noblesse de son cœur lui dictait toujours la conduite la plus sage, il convoqua ses comtes et ses barons et leur parla ainsi :

« Seigneurs de Loonnois, j'ai reconquis ce pays et j'ai vengé le roi Rivalen grâce à l'aide de Dieu et à la vôtre. Ainsi, j'ai rendu justice à mon père. Mais deux hommes, Rohalt et le roi Marc de Cornouailles, ont pris soin de l'orphelin et de l'enfant perdu, et je dois aussi les appeler pères ; à ceux-là, ne dois-je pas aussi rendre justice ? Or, un homme de haut rang a deux choses à lui : sa terre et son corps. Donc, à Rohah, que voici, je donnerai ma terre : père, vous la tiendrez et votre fils la tiendra après vous. Au roi Marc, j'abandonnerai mon corps ; je quitterai ce pays, bien qu'il me soit cher, et j'irai servir mon seigneur Marc en Cornouailles. Telle est ma pensée ; mais vous êtes mes féaux, seigneurs de Loonnois, et vous devez me conseiller ; si donc l'un de vous veut me proposer un

Vers Table des matières

autre choix, qu'il se lève et qu'il parle ! »

Mais tous les barons le louèrent avec des larmes, et Tristan, emmenant avec lui le seul Gorvenal, appareilla pour la terre du roi Marc.

Notes du chapitre 1

Vassal : homme libre qui se place sous la protection d'un seigneur auquel il doit obéissance et dont il reçoit un fief (domaine).

Merveilleux : qui suscite l'étonnement, l'admiration ; extraordinaire.

Nefs : bateaux (grands navires à voiles du Moyen Âge).

Maréchal : officier royal.

Loyauté : droiture, honnêteté.

Rohalt le Foi-Tenant : Rohalt le Fidèle.

Barons : riches seigneurs au service du roi, dont ils fréquentent la cour. Ils sont parmi les vassaux les plus influents.

Vers Table des matières

Démesure n'est pas prouesse : excès n'est pas preuve de courage.

Femmes : Les sept premières années de sa vie, Tristan est élevé par les femmes du château.

Écuyer : jeune homme noble au service d'un chevalier, et futur chevalier lui-même.

Écu : bouclier.

Félonie : acte déloyal, trahison.

Veneur : chasseur qui pratique la chasse à courre (il poursuit le gibier à cheval et à l'aide de ses chiens).

Preux : valeureux, courageux, vertueux.

Louaient Rohalt d'avoir : lui exprimaient leur admiration sur le fait qu'il avait.

Cinglaient : voguaient.

Félonnes : malhonnêtes, traîtres.

Récifs : rochers dans la mer.

Carène : coque du bateau.

Se repentirent : regrettèrent leur action.

Grève : rivage.

Devisant : discutant.

Pêcheries : réservoirs aménagés pour la pêche.

Sinople : émail de couleur verte.

Azur : pierre bleue.

Hôtes : ici, ceux qui reçoivent, qui offrent l'hospitalité ; le mot peut aussi être employé pour désigner ceux qui sont reçus.

S'émouvait : se troublait.

Jongleur : musicien, chanteur ambulant qui allait de château en château récitant des vers, chantant des airs en s'accompagnant de divers instruments de musique.

Lais : poèmes du Moyen Âge, généralement en octosyllabes, qui relatent des contes et des histoires merveilleuses.

Rotes : instruments de musique de forme triangulaire, tendus de cordes sur un ou deux côtés.

Vielles : instruments de musique à cordes.

Homme lige : vassal lié par hommage prioritairement à un suzerain (dans le cas où un vassal a reçu des fiefs de différents souverains auxquels il a promis loyauté et obéissance).

Plaids : tribunaux féodaux.

Sénéchal : officier chargé de l'intendance de la maison d'un seigneur.

Matière : contenu.

Escarboucle : pierre précieuse rouge grenat.

Féaux : hommes dévoués au seigneur, fidèles à la foi jurée.

Appareilla : se prépara à partir en bateau.



Le Morholt d'Irlande

Vers Table des matières

Quand Tristan revint en Cornouailles, Marc et toute sa baronnie étaient plongés dans une profonde tristesse.

Le roi d'Irlande avait en effet équipé une flotte pour ravager la Cornouailles, si Marc refusait encore, ainsi qu'il le faisait depuis quinze années, d'acquitter un tribut autrefois payé par ses ancêtres.

Or, sachez que, selon d'anciens accords, les Irlandais pouvaient prélever sur la Cornouailles, la première année trois cents livres de cuivre, la deuxième année trois cents livres d'argent fin et la troisième trois cents livres d'or.

Mais quand venait la quatrième année, ils emportaient trois cents jeunes garçons et trois cents jeunes filles, de l'âge de quinze ans, tirés au sort parmi les familles de Cornouailles.

Cette année-là, le roi avait envoyé vers Tintagel, pour porter son message, un chevalier géant, le Morholt, dont il avait épousé la sœur, et que nul n'avait jamais pu vaincre en duel.

Vers Table des matières

Le roi Marc, par lettres scellées, avait convoqué à sa cour tous les barons de sa terre, pour leur demander conseil.

Le jour venu, quand les barons furent rassemblés dans la salle voûtée du palais et que Marc se fut assis sous le dais, le Morholt parla ainsi :

« Roi Marc, écoute pour la dernière fois la demande du roi d'Irlande, mon seigneur. Il t'ordonne de payer enfin le tribut que tu lui dois. Parce que tu l'as trop longtemps refusé, il te demande de me livrer aujourd'hui même trois cents jeunes garçons et trois cents jeunes filles, de l'âge de quinze ans, tirés au sort parmi les familles de Cornouailles. Ma nef, ancrée au port de Tintagel, les emportera pour qu'ils deviennent nos serfs. Pourtant - et je n'excepte que toi seul, roi Marc, ainsi qu'il convient - si quelqu'un parmi tes barons veut prouver dans un duel que le roi d'Irlande prélève ce tribut injustement, j'accepterai son gage. Lequel d'entre vous, seigneurs cornouaillais, veut combattre pour la liberté de ce pays ? »

Les barons se regardaient entre eux à la dérobée, puis baissaient la tête.

Celui-ci se disait :

« Regarde, malheureux, la taille du Morholt d'Irlande : il est plus fort que quatre hommes robustes. Regarde son épée : ne sais-tu pas que, par magie, elle a fait voler la tête des plus hardis champions, depuis toutes ces années où le roi d'Irlande envoie ce géant porter ses défis sur les terres de ses vassaux ? Faible que tu es, veux-tu chercher la mort ? À quoi bon tenter Dieu ? »

Cet autre songeait :

« Vous ai-je élevés, chers fils, pour devenir des serfs, et vous, chères filles, pour devenir des filles de joie ? Mais ma mort ne vous sauverait pas. »

Et tous se taisaient.

Le Morholt dit encore :

« Lequel d'entre vous, seigneurs cornouillais, veut prendre mon gage ? Je lui offre une belle bataille car, dans trois jours, nous

gagnerons sur des barques l'île Saint-Samson, au large de Tintagel. Là, votre chevalier et moi, nous combattons seul à seul, et la gloire d'avoir tenté la bataille rejaillira sur toute sa parenté. »

Ils se taisaient toujours, et le Morholt ressemblait au gerfaut que l'on enferme dans une cage avec de petits oiseaux : quand il y entre, tous deviennent muets.

Le Morholt parla pour la troisième fois :

« Eh bien, beaux seigneurs cornouillais, puisque ce parti vous semble le plus noble, tirez vos enfants au sort et je les emporterai ! Mais je ne croyais pas que ce pays ne fût habité que par des serfs. »

Alors Tristan s'agenouilla aux pieds du roi Marc, et dit :

« Seigneur roi, accordez-moi la faveur de livrer bataille. »

En vain le roi Marc voulut l'en empêcher.

Il était jeune chevalier : à quoi lui servirait sa hardiesse ?

Mais Tristan donna son gage au Morholt, et le Morholt le reçut.

Le jour fixé pour le combat, Tristan se plaça sur une courte-pointe de cendal vermeil, et se fit armer pour la haute aventure.

Il revêtit le haubert et le heaume d'acier bruni.

Les barons pleuraient car ils avaient pitié du preux chevalier et honte d'eux-mêmes.

« Ah ! Tristan, se disaient-ils, hardi baron, belle jeunesse, pourquoi n'ai-je pas entrepris cette bataille à ta place ! Ma mort jetterait un deuil moins important sur cette terre !... »

Les cloches sonnent, et tous, les barons et le petit peuple, vieillards, enfants et femmes, pleurant et priant, escortent Tristan jusqu'au rivage.

Ils espéraient encore, car l'espoir se nourrit de peu dans le cœur des hommes.

Vers Table des matières

Tristan monta seul dans une barque et mit les voiles vers l'île Saint-Samson.

Mais le Morholt avait tendu à son mât une voile de riche pourpre, et il aborda en premier dans l'île.

Il attachait sa barque au rivage, quand Tristan, touchant terre à son tour, repoussa du pied la sienne vers la mer.

« Vassal, que fais-tu ? dit le Morholt, et pourquoi n'as-tu pas retenu comme moi ta barque par une amarre ?

- Vassal, à quoi bon ? répondit Tristan. Seul l'un de nous reviendra vivant d'ici : une seule barque ne lui suffit-elle pas ? »

Et tous deux, s'excitant au combat par des paroles outrageuses, s'enfoncèrent dans l'île.

Personne ne vit l'âpre bataille ; mais, par trois fois, il sembla que la brise marine apportait au rivage un cri furieux.

Alors, en signe de deuil, les femmes frappaient des mains en chœur, et les compagnons du Morholt, massés à l'écart devant leurs tentes, riaient.

Enfin, vers l'heure de none, on vit au loin se tendre la voile de pourpre ; la barque de l'Irlandais se détacha de l'île, et une clameur de détresse retentit :

« Le Morholt ! le Morholt ! »

Mais, comme la barque grandissait, soudain, au sommet d'une vague, elle montra un chevalier qui se dressait à la proue ; chacun de ses poings tendait une épée brandie : c'était Tristan.

Aussitôt vingt barques volèrent à sa rencontre et les jeunes hommes se jetaient à l'eau.

Le preux chevalier s'élança sur la grève et, tandis que les mères à genoux embrassaient ses chausses de fer, il cria aux compagnons du Morholt :

« Seigneurs d'Irlande, le Morholt a bien combattu. Voyez : mon épée est ébréchée, un fragment de la lame est resté enfoncé dans son crâne. Emportez ce morceau d'acier, seigneurs : c'est le tribut de la Cornouailles ! »

Alors il monta vers Tintagel.

Sur son passage, les enfants délivrés de la menace du Morholt agitaient en poussant de grands cris des branches vertes, et de riches courtines se tendaient aux fenêtres.

Mais quand, au milieu des chants d'allégresse, des bruits de cloches, de trompes et de buccines, si retentissants qu'on n'eut pas entendu Dieu tonner, Tristan parvint au château, il s'écroula entre les bras du roi Marc : et le sang ruisselait de ses blessures. [...]

[Le Morholt reçoit les derniers hommages de la part de sa sœur, la reine d'Irlande, et de sa nièce, Iseut la Blonde.

Cette jeune femme conserve le fragment de l'épée de Tristan dans un reliquaire.

De son côté, Tristan est gravement touché.

Sa blessure dégage une odeur insupportable.

Croyant sa fin prochaine, Tristan décide de se laisser dériver seul dans une barque, sans rame ni voile.]

Sept jours et sept nuits, la barque l'entraîna doucement.

Parfois, Tristan jouait de la harpe pour calmer son angoisse.

Enfin, la mer, à son insu, l'approcha d'un rivage.

Or, cette nuit-là, des pêcheurs avaient quitté le port pour jeter leurs filets au large, et ramaient, quand ils entendirent une mélodie douce, hardie et vive, qui courait au ras des flots.

Immobiles, leurs avirons suspendus sur les vagues, ils écoutaient; dans la première blancheur de l'aube, ils aperçurent la barque errante.

« De la même façon, se disaient-ils, une musique surnaturelle enveloppait la nef de saint Brendan, quand elle voguait vers les îles Fortunées sur la mer aussi blanche que le lait.»

Ils ramèrent pour atteindre la barque : elle allait à la dérive, et rien n'y semblait vivre, que la voix de la harpe ; mais, à mesure qu'ils approchaient, la mélodie s'affaiblit, elle se tut, et, quand ils accostèrent, les mains de Tristan étaient retombées inertes sur les cordes encore frémissantes.

Ils le recueillirent et retournèrent vers le port pour confier le blessé à leur dame compatissante qui saurait peut-être le guérir.

Hélas ! Ce port était Weisefort, où reposait le Morholt, et leur dame était Iseut la Blonde.

Elle seule, parce qu'elle connaissait les philtres, pouvait sauver Tristan ; mais, elle seule, parmi les femmes, voulait sa mort.

Quand Tristan, ranimé par l'art de la jeune femme, retrouva ses esprits, il comprit que les flots l'avaient jeté sur une terre de péril.

Mais, trouvant encore le courage de défendre sa vie, il sut concevoir rapidement de belles paroles rusées.

Il conta qu'il était un jongleur qui avait embarqué sur la nef de marchands ; il naviguait vers l'Espagne pour y apprendre à lire dans les étoiles ; des pirates avaient attaqué la nef : blessé, il s'était enfui sur cette barque.

On le crut : le venin avait si vilainement déformé ses traits qu'aucun des compagnons du Morholt ne reconnut le beau chevalier de l'île Saint-Samson.

Mais quand, après quarante jours, l'eut aux cheveux d'or l'eut presque guéri, alors que déjà, dans ses membres devenus moins raides, commençait à renaître la grâce de la jeunesse, il comprit qu'il fallait fuir ; il s'échappa, et, après avoir couru de nombreux dangers, il reparut un jour devant le roi Marc.

Vers Table des matières

Notes du chapitre 2

Baronnie : ensemble des barons.

Tribut : contribution forcée, imposée au vaincu par le vainqueur.

Scellées : marquées d'un sceau qui permet d'authentifier leur expéditeur.

Dais : tenture étendue au-dessus d'un trône ou d'un lit.

Serfs : individus attachés à la terre de leur seigneur, et n'ayant pas de liberté personnelle.

Gage : ici, promesse d'un combat.

Robustes : forts et résistants.

Hardis : audacieux, courageux.

Champion : Les champions combattaient pour défendre leur cause ou celle d'une autre personne.

Filles de joie : prostituées.

Gage : ici, objet que l'adversaire jetait à terre et que l'autre devait ramasser pour accepter le défi (il s'agissait souvent d'un gant).

Gerfaut : gros faucon dressé pour la chasse.

Hardiesse : audace, courage.

Courte-pointe : couverture.

Cendal : étoffe de soie.

Vers Table des matières

Vermeil : rouge.

Haubert : tunique de mailles d'un chevalier.

Heaume : casque recouvrant la tête et le visage.

Pourpre : riche étoffe de couleur rouge.

Outrageuses : insultantes.

Âpre : rude, dure.

Heure de none : heure de la prière, neuvième heure après le lever du soleil, soit environ 15 heures.

Proue : avant du bateau.

Chausses : partie de l'équipement d'un chevalier qui couvre le corps de la taille aux pieds.

Courtines : tentures, rideaux.

Allégresse : grande joie.

Trompes et buccines : trompettes.

Reliquaire : coffret contenant ce qui reste des saints après leur mort, ou des objets sacrés leur ayant appartenu.

À son insu : sans qu'il le sache.

Saint Brendan : évêque écossais (v. 484-574) dont les voyages firent l'objet de récits légendaires.

Inertes : immobiles.

Dame : maîtresse.

Compatissante : qui éprouve de la compassion, de la pitié.

Philtres : potions magiques.

Péril : danger.



La quête de la belle aux cheveux d'or

[Vers Table des matières](#)

[De retour auprès du roi Marc, Tristan s'attire la jalousie de quatre barons félons Andret, Guenelon, Gondoïne et Denoaien.

Craignant que le roi ne fasse de Tristan son héritier, ces derniers l'incitent à prendre une épouse, qui pourra lui donner un enfant.

Marc fixe un délai de quarante jours pour pouvoir réfléchir.]

[...] Le jour dit, seul dans sa chambre, Marc attendait leur venue et songeait tristement :

« Où donc trouver une fille de roi si lointaine et si inaccessible que je puisse faire semblant, mais faire semblant seulement, de la vouloir pour femme ? »

À cet instant, par la fenêtre ouverte sur la mer, deux hirondelles qui bâtissaient leur nid entrèrent en se querellant, puis, brusquement effarouchées, disparurent.

Mais de leurs becs s'était échappé un long cheveu de femme, plus fin qu'un fil de soie, qui brillait comme un rayon de soleil.

Vers Table des matières

L'ayant pris, Marc fit entrer les barons et Tristan, et leur dit :

« Pour vous être agréable, seigneurs, je prendrai une femme, si toutefois vous voulez aller chercher celle que j'ai choisie.

- Certes, nous le voulons, beau seigneur ; qui donc est celle que vous avez choisie ?

- J'ai choisi celle à qui appartient ce cheveu d'or, et sachez que je n'en veux point d'autre.

- Et, beau seigneur, d'où vous vient ce cheveu d'or ? Qui vous l'a porté ? Et de quel pays ?

- Il me vient, seigneurs, de la Belle aux cheveux d'or ; deux hirondelles me l'ont porté ; elles savent de quel pays il vient. »

Les barons déçus comprirent qu'on s'était moqué d'eux.

Ils regardaient Tristan avec dépit, car ils le soupçonnaient d'avoir conseillé cette ruse.

Mais Tristan, ayant bien observé le cheveu d'or, se souvint d'Iseut la Blonde.

Il sourit et parla ainsi :

« Roi Marc, vous agissez en me faisant du tort ; et ne voyez-vous pas que je suis sali par les soupçons de ces seigneurs ? Mais c'est en vain que vous avez préparé cette ruse : j'irai chercher la Belle aux cheveux d'or. Sachez que la quête est périlleuse et qu'il me sera plus difficile encore de revenir de son pays que de l'île où j'ai tué le Morholt ; mais de nouveau je veux risquer mon corps et ma vie pour vous, bel oncle. Afin que vos barons sachent que je vous aime d'un amour loyal, je vous fais ce serment : ou je mourrai dans l'aventure, ou je ramènerai en ce château de Tintagel la reine aux cheveux blonds. »

Il équipa une belle nef, qu'il remplit de froment, de vin, de miel et de bonne nourriture.

Il y fit monter, en plus de Gorvenal, cent jeunes chevaliers de haute naissance, choisis parmi les plus hardis, et les vêtit de tuniques de bure et de manteau de camelin grossier, de sorte qu'ils ressemblaient à des marchands ; mais, sous le pont de la nef, ils cachaient les riches habits de drap d'or, de cendal et d'écarlate, qui conviennent aux messagers d'un roi puissant.

Quand la nef eut pris le large, le pilote demanda :

« Beau seigneur, vers quelle terre naviguer ?

- Ami, fais voile vers l'Irlande, droit au port de Weisefort. »

Le pilote frémit.

Tristan ne savait-il pas que, depuis le meurtre du Morholt, le roi d'Irlande pourchassait les nefes cornouaillaises ?

Les marins, il les pendait à des fourches.

Le pilote obéit pourtant et gagna la terre périlleuse.

D'abord, Tristan sut persuader les hommes de Weisefort que ses compagnons étaient des marchands d'Angleterre venus pour commercer en paix.

Mais, comme ces étranges marchands passaient leur journée à jouer aux nobles jeux des tables et des échecs et paraissaient mieux s'entendre à manier les dés qu'à mesurer le froment, Tristan craignait d'être découvert, et ne savait comment commencer sa quête.

Or, un matin, au point du jour, il ouït une voix si épouvantable que l'on aurait dit le cri d'un démon.

Jamais il n'avait entendu bête glapir d'une façon aussi horrible et merveilleuse.

Il appela une femme qui passait sur le port :

« Dites-moi, fait-il, dame, d'où vient cette voix que j'ai entendue ?
Ne me le cachez pas.

- Certes, sire, je vous le dirai sans mensonge. Elle vient d'une bête sauvage, la plus hideuse qui soit au monde. Chaque jour, elle descend de sa caverne et s'arrête à l'une des portes de la ville. Personne ne peut sortir, personne ne peut entrer, avant qu'on ait livré au dragon une jeune fille ; et, dès qu'il la tient entre ses griffes, il la dévore en moins de temps qu'il n'en faut pour dire une patenôtre.

- Dame, dit Tristan, ne vous moquez pas de moi, mais dites-moi s'il serait possible à un homme né de mère de la tuer dans un combat.

- Certes, beau doux sire, je ne sais pas ; ce qui est sûr, c'est que vingt chevaliers expérimentés ont déjà tenté l'aventure ; car le roi d'Irlande a proclamé par voix de héraut qu'il donnerait sa fille Iseut la Blonde à qui tuerait le monstre ; mais le monstre les a tous dévorés.

Tristan quitte la femme et retourne vers sa nef.

Il s'arme en secret ; quel spectacle c'eût été de voir sortir de la nef de ces marchands un aussi riche destrier de guerre et un aussi fier chevalier !

Mais le port était désert, car l'aube venait à peine de se lever, et personne ne vit le preux chevalier chevaucher jusqu'à la porte que la femme lui avait montrée.

Soudain, cinq hommes dévalèrent sur la route : ils éperonnaient leurs chevaux, les freins abandonnés, et fuyaient vers la ville.

Tristan saisit au passage l'un d'entre eux par ses cheveux rouges tressés, si fortement qu'il le renversa sur la croupe de son cheval et le maintint arrêté :

« Dieu vous sauve, beau sire ! dit Tristan ; par quelle route vient le dragon ? »

Et quand le fuyard lui eut montré la route, Tristan le relâcha.

Le monstre approchait.

Il avait la tête d'une guivre, les yeux rouges comme des charbons embrasés, deux cornes au front, les oreilles longues et velues, des griffes de lion, une queue de serpent, le corps écailleux d'un griffon.

Tristan lança contre lui son destrier avec une telle force que, malgré la peur, il bondit pourtant contre le monstre.

La lance de Tristan heurta les écailles et vola en éclats.

Aussitôt le preux chevalier tire son épée, la lève et l'assène sur la tête du dragon, mais sans même en entamer le cuir.

Le monstre a pourtant senti le coup ; il lance ses griffes contre l'écu, les y enfonce, et en fait voler les attaches.

La poitrine découverte, Tristan l'attaque de nouveau avec son épée, et le frappe sur les flancs d'un coup si violent que l'air en retentit.

En vain : il ne peut le blesser.

Alors, le dragon vomit par les naseaux un double jet de flammes venimeuses : le haubert de Tristan noircit comme un charbon éteint, son cheval s'abat et meurt.

Mais, aussitôt relevé, Tristan enfonce sa bonne épée dans la gueule du monstre : elle y pénètre en entier et lui fend le cœur en deux.

Le dragon pousse une dernière fois son cri horrible et meurt.

Tristan lui coupa la langue et la mit dans sa chausse.

Puis, tout étourdi par la fumée âcre, il marcha, pour y boire, vers une eau stagnante qu'il voyait briller à quelque distance.

Mais le venin distillé par la langue du dragon se réveilla contre son corps, et, dans les hautes herbes qui bordaient le marécage, le héros tomba inanimé.

Or, sachez que le fuyard aux rouges cheveux tressés était Aguynguerran le Roux, le sénéchal du roi d'Irlande, et qu'il convoitait Iseut la Blonde.

Vers Table des matières

Il était couard, mais la puissance de l'amour est si forte que chaque matin il s'embusquait, armé, pour attaquer le monstre ; pourtant, du plus loin qu'il entendait son cri, le preux fuyait.

Ce jour-là, suivi de ses quatre compagnons, il osa rebrousser chemin.

Il trouva le dragon abattu, le cheval mort, l'écu brisé, et pensa que le vainqueur achevait de mourir quelque part.

Alors, il trancha la tête du monstre, la porta au roi et réclama la belle récompense promise.

Le roi ne crut guère à sa prouesse; mais voulant être juste, il fit avertir ses vassaux de venir à sa cour, à trois jours de là : devant l'assemblée des barons, le sénéchal Aguynguerran fournirait la preuve de sa victoire.

Quand Iseut la Blonde apprit qu'elle serait livrée à cet homme couard, elle se mit tout d'abord à rire, puis se lamenta.

Mais, le lendemain, soupçonnant qu'il s'agissait d'une imposture elle prit avec elle son valet, le blond, le fidèle Perinis, et Brangien, sa jeune servante et sa compagne, et tous trois chevauchèrent en secret vers le repaire du monstre.

Iseut finit par remarquer sur la route des empreintes de forme bizarre : sans doute, le cheval qui avait passé là n'avait pas été ferré en ce pays.

Puis elle trouva le monstre sans tête et le cheval mort ; il n'était pas harnaché selon la coutume d'Irlande.

Certes, un étranger avait tué le dragon ; mais vivait-il encore ?

Iseut, Perinis et Brangien le cherchèrent longtemps ; enfin, parmi les herbes du marécage, Brangien vit briller le heaume du preux chevalier.

Il respirait encore.

Perinis le prit sur son cheval et le porta secrètement dans les chambres des femmes.

Là, Iseut conta l'aventure à sa mère, et lui confia l'étranger.

Comme la reine lui ôtait son armure, la langue empoisonnée du dragon tomba de sa chausse.

Alors la reine d'Irlande réveilla le blessé grâce au pouvoir d'une herbe médicinale, et lui dit :

« Étranger, je sais que tu es vraiment le tueur du monstre.

Mais notre sénéchal, un félon, un couard, lui a tranché la tête et réclame ma fille Iseut la Blonde pour sa récompense.

Sauras-tu, dans deux jours, prouver qu'il a tort en l'affrontant dans un combat ?

- Reine, dit Tristan, la date est proche. Mais, sans doute, vous pouvez me guérir en deux journées. J'ai conquis Iseut sur le dragon ; peut-être je la conquerrai sur le sénéchal. »

Alors la reine l'hébergea richement, et prépara pour lui des remèdes efficaces.

Le jour suivant, Iseut la Blonde lui prépara un bain et doucement enduisit son corps d'un baume que sa mère avait composé.

Elle arrêta ses regards sur le visage du blessé, vit qu'il était beau, et se surprit à penser :

« Certes, si sa prouesse vaut sa beauté, mon champion livrera une rude bataille ! »

Mais Tristan, ranimé par la chaleur de l'eau et la force des aromates, la regardait, et, songeant qu'il avait conquis la reine aux cheveux d'or, se mit à sourire.

Iseut le remarqua et se dit :

« Pourquoi cet étranger a-t-il souri ? Ai-je fait quelque chose qui ne convient pas ? Ai-je négligé l'un des services qu'une jeune fille doit rendre à son hôte ? Oui, peut-être a-t-il ri parce que j'ai oublié de nettoyer ses armes abîmées par le venin. »

Elle se dirigea donc là où l'armure de Tristan était déposée :

« Ce heaume est fait d'un bon acier, pensa-t-elle, et en cas de besoin il ne lui fera pas défaut. Et ce haubert est fort, léger, bien digne d'être porté par un preux. »

Elle prit l'épée par la poignée :

« Certes, c'est là une belle épée, et qui convient à un hardi baron. »

Elle tire du riche fourreau, pour l'essuyer, la lame sanglante. Mais elle voit qu'elle est largement ébréchée.

Elle remarque la forme de l'entaille : ne serait-ce point la lame qui s'est brisée dans la tête du Morholt ?

Elle hésite, regarde encore, veut s'assurer de son doute.

Elle court à la chambre où elle gardait le fragment d'acier retiré autrefois du crâne du Morholt.

Elle place le fragment dans la brèche ; à peine voyait-on la trace de la cassure.

Alors elle se précipita vers Tristan, et, faisant tournoyer au-dessus de la tête du blessé la grande épée, elle cria :

« Tu es Tristan de Loonnois, le meurtrier du Morholt, mon cher oncle. Meurs donc à ton tour ! »

Tristan fit un effort pour arrêter son bras ; en vain ; son corps était paralysé, mais son esprit restait agile.

Il parla donc avec adresse :

« Soit, je mourrai ; mais, pour t'épargner les longs regrets, écoute. Fille de roi, sache que tu n'as pas seulement le pouvoir, mais le droit de me tuer. Oui, tu as droit sur ma vie, puisque par deux fois tu me l'as conservée et rendue. Une première fois, autrefois : j'étais le jongleur blessé que tu as sauvé quand tu as chassé de son corps le venin dont l'épieu du Morholt l'avait empoisonné. Ne rougis pas, jeune fille, d'avoir guéri ces blessures : ne les avais-je pas reçues dans un combat loyal ? Ai-je tué le Morholt en traître ? Ne m'avait-il pas défié ? Ne devais-je pas défendre mon corps ? Pour la seconde fois, en allant me chercher au marécage, tu m'as sauvé. Ah ! c'est pour toi, jeune fille, que j'ai combattu le dragon... Mais laissons ces choses : je voulais te prouver seulement que, m'ayant par deux fois délivré du péril de la mort, tu as droit sur ma vie. Tue-moi donc, si tu penses y gagner louange et gloire. Sans doute, quand tu seras couchée entre les bras du preux sénéchal, il te sera doux de songer à ton hôte blessé, qui avait risqué sa vie pour te conquérir et t'avait conquise, et que tu auras tué sans défense dans ce bain. »

Iseut s'écria :

« J'entends des paroles étonnantes. Pourquoi le meurtrier du Morholt a-t-il voulu me conquérir ? Ah ! Sans doute, comme le Morholt avait autrefois tenté d'enlever sur sa nêfles jeunes filles de Cornouailles, à ton tour, par vengeance, tu t'es vanté de pouvoir emporter comme esclave celle que le Morholt aimait le plus entre les jeunes filles...

- Non, fille de roi, dit Tristan. Mais un jour deux hirondelles ont volé jusqu'à Tintagel pour y porter l'un de tes cheveux d'or. J'ai cru qu'elles venaient m'annoncer paix et amour. C'est pourquoi je suis venu te quérir par-delà la mer. C'est pourquoi j'ai affronté le monstre et son venin. Vois ce cheveu cousu parmi les fils d'or de mon bliaut ; la couleur des fils d'or a passé : l'or du cheveu ne s'est pas terni. »

Iseut regarda la grande épée et prit dans ses mains la tunique de Tristan.

Elle y vit le cheveu d'or et se tut longuement ; puis elle embrassa son hôte sur les lèvres en signe de paix et le revêtit de riches habits.
[...]

[Accompagné de ses barons, Tristan se rend auprès du roi d'Irlande.

En exhibant devant la cour la langue du dragon, Tristan parvient à prouver qu'il est le véritable champion et obtient, grâce à Iseut, le pardon du roi pour avoir tué le Morholt.

Il peut donc accomplir sa quête et réclamer son dû : il ramènera Iseut en Cornouailles pour qu'elle y épouse, en signe de paix, le roi Marc]

Notes du chapitre 3

En se querellant : en se battant doucement.

Effarouchées : effrayées.

Dépit : sentiment provoqué par une déception.

Périlleuse : dangereuse.

Loyal : droit, honnête.

Froment : blé tendre.

Bure : étoffe grossière de laine.

Camelin : étoffe légère fabriquée avec du poil de chameau ou de chèvre.

Écarlate : drap fin de qualité supérieure, généralement teint en rouge.

Quït : entendit.

Glapir : aboyer, crier.

Hideuse : horrible, monstrueuse.

Patenôte : prière du Notre-Père.

Né de mère : qui a pour mère une mortelle et non un être surnaturel.

Beau doux sire : très cher seigneur (ces adjectifs sont utilisés dans les adresses à des personnages importants).

Héraut : officier chargé de transmettre les messages importants, de faire les proclamations officielles.

Destrier : cheval de bataille.

Freins : courroies permettant de ralentir un cheval.

Guivre : serpent fantastique censé garder les trésors.

Griffon : animal fantastique à tête d'aigle et à corps de lion.

L'assène : l'abat violemment.

Convoitait : désirait.

Couard : lâche.

Prouesse : exploit. Le mot peut aussi signifier « courage, bravoure, vaillance ».

Imposture : mensonge.

Baume : pommade, crème.

Épieu : long bâton terminé par un fer plat.

Louange : admiration.

Mon bliaut : ma tunique.



Le philtre

Vers Table des matières

Quand le temps approcha de remettre Iseut aux chevaliers de Cornouailles, sa mère cueillit des herbes, des fleurs et des racines, les mélangea dans du vin, et prépara une potion puissante.

L'ayant achevée grâce à son savoir et à la magie, elle la versa dans un coutret et dit secrètement à Brangien :

« Fille, tu dois suivre Iseut au pays du roi Marc, et l'aimer fidèlement. Prends donc ce coutret de vin et retiens mes paroles. Cache-le de telle sorte qu'aucun œil ne le voie et qu'aucune lèvre ne s'en approche. Mais, quand viendront la nuit de noces et l'instant où l'on quitte les époux, tu verseras ce vin mêlé d'herbes dans une coupe et tu la présenteras au roi Marc et à la reine Iseut, pour qu'ils la vident ensemble. Prends garde, ma fille, qu'eux seuls puissent goûter ce breuvage. Car tel est son pouvoir : ceux qui en boiront ensemble s'aimeront de tous leurs sens et de toute leur pensée, pour toujours, dans la vie et dans la mort. »

Brangien promit à la reine qu'elle ferait selon sa volonté.

La nef, tranchant les vagues profondes, emportait Iseut.

Mais, plus elle s'éloignait de la terre d'Irlande, plus la jeune fille se lamentait avec tristesse.

Assise sous la tente où elle s'était renfermée avec Brangien, sa servante, elle pleurait au souvenir de son pays.

Où ces étrangers l'entraînaient-ils ?

Vers qui ? Vers quelle destinée ?

Quand Tristan s'approchait d'elle et voulait l'apaiser par de douces paroles, elle s'irritait, le repoussait, et la haine gonflait son cœur.

Il était venu, lui le ravisseur, lui le meurtrier du Morholt ; il l'avait arrachée par ses ruses à sa mère et à son pays ; il n'avait pas daigné la garder pour lui-même, et voici qu'il l'emportait, comme sa proie, sur les flots, vers la terre ennemie !

« Malheureuse ! disait-elle, maudite soit la mer qui me porte ! J'aimerais mieux mourir sur la terre où je suis née que vivre là-bas !... »

Un jour, les vents tombèrent, et les voiles pendaient dégonflées le long du mât.

Tristan fit mettre pied à terre dans une île, et, fatigués de la mer, les cent chevaliers de Cornouailles et les marins descendirent sur le rivage.

Seule Iseut était demeurée sur la nef, et une petite servante.

Tristan vint vers la reine et tâchait de calmer son cœur.

Comme le soleil brûlait et qu'ils avaient soif, ils demandèrent à boire.

L'enfant chercha quelque boisson, et finit par découvrir le flacon confié à Brangien par la mère d'Iseut.

« J'ai trouvé du vin ! » leur cria-t-elle.

Non, ce n'était pas du vin : c'était la passion, c'était l'âpre joie et l'angoisse sans fin, et la mort.

Vers Table des matières

L'enfant remplit un hanap et le présenta à sa maîtresse.

Elle but à longs traits, puis le tendit à Tristan, qui le vida.

À cet instant, Brangien entra et les vit qui se regardaient en silence, comme égarés et comme ravis.

Elle vit devant eux le vase presque vide et le hanap.

Elle prit le vase, courut à la poupe, le lança dans les vagues et gémit :

« Malheureuse ! Maudit soit le jour où je suis née et maudit le jour où je suis montée sur cette nef ! Iseut, amie, et vous, Tristan, c'est votre mort que vous avez bue ! »

De nouveau, la nef faisait voile vers Tintagel.

Il semblait à Tristan qu'une ronce vivace, aux épines aiguës, aux fleurs odorantes, prenait racines dans le sang de son cœur et par de forts liens enlaçait au beau corps d'Iseut son corps et toute sa pensée, et tout son désir.

Il songeait :

« Andret, Denoaien, Guenelon et Gondoïne, félons qui m'accusiez de convoiter la terre du roi Marc, ah ! je suis plus vil encore, et ce n'est pas sa terre que je convoite ! Bel oncle, qui m'avez aimé orphelin avant même de reconnaître le sang de votre sœur Blanchefleur, vous qui me pleuriez tendrement, tandis que vos bras me portaient jusqu'à la barque sans rames ni voile, bel oncle, que n'avez-vous, dès le premier jour, chassé l'enfant errant venu pour vous trahir ? Ah ! qu'ai-je pensé ? Iseut est votre femme, et moi votre vassal. Iseut est votre femme, et moi votre fils. Iseut est votre femme, et ne peut pas m'aimer. »

Iseut l'aimait.

Elle voulait le haïr, pourtant : ne l'avait-il pas dédaignée ?

Elle voulait le haïr, et ne pouvait, irritée en son cœur par cette tendresse plus douloureuse que la haine.

Vers Table des matières

Brangien les observait avec angoisse, plus cruellement tourmentée encore, car elle seule savait le mal qu'elle avait causé.

Deux jours elle les épia, les vit repousser toute nourriture, toute boisson et tout réconfort, se chercher comme des aveugles qui marchent à tâtons l'un vers l'autre, malheureux quand ils languissaient séparés, plus malheureux encore quand, réunis, ils tremblaient devant l'horreur du premier aveu.

Le troisième jour, alors que Tristan venait vers la tente, dressée sur le pont de la nef, où Iseut était assise, Iseut le vit s'approcher et lui dit humblement :

« Entrez, seigneur.

- Reine, dit Tristan, pourquoi m'avoir appelé seigneur ? Ne suis-je pas votre homme lige, au contraire, et votre vassal, pour vous révéler, vous servir et vous aimer comme ma reine et ma dame ? »

Iseut répondit :

« Non, tu le sais, que tu es mon seigneur et mon maître ! Tu le sais, que ta force me domine et que je suis ta serve ! Ah ! pourquoi n'ai-je pas avivé autrefois les plaies du jongleur blessé ! Pourquoi n'ai-je pas laissé mourir le tueur du monstre dans les herbes du marécage ! Pourquoi n'ai-je pas assené sur lui, quand il reposait dans le bain, le coup de l'épée déjà brandie ! Hélas ! je ne savais pas alors ce que je sais aujourd'hui !

- Iseut, que savez-vous donc aujourd'hui ? Qu'est-ce donc qui vous tourmente ?

- Ah ! tout ce que je sais me tourmente, et tout ce que je vois. Ce ciel me tourmente, et cette mer, et mon corps, et ma vie ! »

Elle posa son bras sur l'épaule de Tristan ; des larmes éteignirent le rayon de ses yeux, ses lèvres tremblèrent.

Il répéta :

« Amie, qu'est-ce donc qui vous tourmente ? »

Elle répondit :

« L'amour de vous. »

Alors il posa ses lèvres sur les siennes.

Mais, alors que pour la première fois tous deux savouraient le plaisir de l'amour, Brangien, qui les épiait, poussa un cri, et, les bras tendus, la face trempée de larmes, se jeta à leurs pieds :

« Malheureux ! arrêtez-vous, et faites marche arrière, si vous le pouvez encore ! Mais non, la voie est sans retour, déjà la force de l'amour vous entraîne et jamais plus vous n'aurez de joie sans douleur. C'est la potion aux herbes qui vous possède, le philtre d'amour que votre mère, Iseut, m'avait confié. Seul le roi Marc devait le boire avec vous ; mais l'Ennemi s'est joué de nous trois, et c'est vous qui avez vidé le hanap. Ami Tristan, Iseut amie, pour

me punir de ne pas vous avoir correctement protégés, je vous abandonne mon corps, ma vie ; car, à cause de mon crime, dans la coupe maudite, vous avez bu l'amour et la mort ! »

Les amants s'étreignirent ; dans leurs beaux corps frémissaient le désir et la vie.

Tristan dit :

« Vienne donc la mort ! »

Et, quand le soir tomba, sur la nef qui bondissait plus rapide vers la terre du roi Marc, liés à jamais, ils s'abandonnèrent à l'amour.

Vers Table des matières

Notes du chapitre 4

Coutret : flacon.

Brangien : servante et compagne d'Iseut.

Le ravisseur : celui qui l'a enlevée de force.

Âpre : ici, douloureuse.

Hanap : grand vase à boire, coupe.

Ravis : hors d'eux-mêmes, en extase.

Poupe : arrière du bateau.

Vivace : résistante.

Aiguës : pointues.

Vil : méprisable.

Languissaient : dépérissaient, souffraient.

Humblement : avec modestie.

Révérer : traiter avec le plus grand respect.

Serve : féminin de « serf ».

Assené : frappé.

L'Ennemi : le diable.

S'étreignirent : se serrèrent dans les bras l'un de l'autre.

marc en son lieu et empies ce il son alla
avec la Roine yseult au Royaume de lores



l'dit secompte q
ceste...

Brangien livrée aux serfs

Vers Table des matières

[À peine arrivée en Cornouailles, Iseut se marie au roi Marc, qui tombe aussitôt amoureux de la Belle aux cheveux d'or.

Pour que le roi croie Iseut toujours vierge, cette dernière convainc Brangien de prendre sa place dans le lit conjugal et de sacrifier sa virginité.

La vie au château suit son cours.

Iseut voit Tristan tous les jours.

Une seule chose la tourmente : la peur que Brangien révèle un jour la vérité au roi.

Elle décide donc de la faire assassiner : deux serfs devront l'entraîner au fond d'un bois et la tuer.

Cependant, émus par la jeune fille, ces derniers lui laissent la vie sauve ; Iseut regrette bientôt ses pensées coupables.

Vers Table des matières

Apprenant que Brangien est toujours en vie, elle se réjouit et se réconcilie avec elle.]



Le grand pin

Vers Table des matières

[Les ennemis de Tristan, les quatre barons félons ne tardent pas à soupçonner les deux amants.

Ils font part de leur doute au roi Marc, qui préfère alors exiler Tristan.

Ce dernier ne s'éloigne guère de Tintagel et par « une belle ruse d'amour » parvient à revoir Iseut.]

[...] Derrière le château de Tintagel, un verger s'étendait, vaste et fermé par de fortes palissades.

De beaux arbres y poussaient sans nombre, chargés de fruits, d'oiseaux et de grappes odorantes.

Au lieu le plus éloigné du château, tout près des pieux de la palissade, un pin s'élevait, haut et droit, dont le tronc robuste soutenait une large ramure.

À son pied, une source vive : l'eau coulait d'abord en une large nappe, claire et calme, enfermée par un perron de marbre ; puis, contenue entre deux rives resserrées, elle courait par le verger et, pénétrant dans l'intérieur même du château, traversait les chambres des femmes.

Or, chaque soir, Tristan, sur le conseil de Brangien, taillait avec art des morceaux d'écorce et de menus branchages.

Il franchissait les pieux aigus, et, venu sous le pin, jetait les copeaux dans la fontaine.

Légers comme l'écume, ils surnageaient et coulaient avec elle, et, dans les chambres des femmes, Iseut guettait leur venue.

Aussitôt, les soirs où Brangien avait su écarter le roi Marc et les félons, elle s'en venait vers son ami.

Elle s'en vient, agile et craintive pourtant, guettant à chacun de ses pas pour voir si des félons se sont embusqués derrière les arbres.

Mais, dès que Tristan l'a vue, les bras ouverts, il s'élançe vers elle.

Alors la nuit les protège ainsi que l'ombre amie du grand pin.

« Tristan, dit la reine, les marins ne racontent-ils pas que ce château de Tintagel est enchanté et que, par un sortilège, deux fois l'an, en hiver et en été, il se perd et disparaît aux yeux ? Il s'est perdu maintenant. N'est-ce pas ici le verger merveilleux dont parlent les lais joués à la harpe : une muraille d'air l'enclot de toutes parts ; des arbres fleuris, un sol embaumé ; le héros y vit sans vieillir entre les bras de son amie et nulle force ennemie ne peut briser la muraille d'air ? »

Déjà, sur les tours de Tintagel, retentissent les trompes des guetteurs qui annoncent l'aube.

« Non, dit Tristan, la muraille d'air est déjà brisée, et ce n'est pas ici le verger merveilleux. Mais, un jour, amie, nous irons ensemble au Pays Fortuné dont personne ne revient. Là s'élève un château de marbre blanc ; à chacune de ses mille fenêtres brille un cierge allumé ; à chacune, un jongleur joue et chante une mélodie sans fin ; le soleil n'y brille pas, et pourtant personne ne regrette sa lumière : c'est l'heureux pays des vivants. »

Mais, au sommet des tours de Tintagel, l'aube éclaire les grands blocs alternés de sinople et d'azur.

Iseut a retrouvé la joie : le soupçon de Marc se dissipe et les félons comprennent, au contraire, que Tristan a revu la reine.

Mais Brangien est si attentive à les protéger qu'ils épient en vain.

Enfin, le duc Andret, que Dieu le condamne ! dit à ses compagnons :

« Seigneurs, prenons conseil auprès de Frocin, le nain bossu. Il connaît les sept arts, la magie et toutes sortes d'enchantements. Il sait, à la naissance d'un enfant, observer si bien les sept planètes et le cours des étoiles, qu'il raconte par avance tous les points de

sa vie. Il découvre, par la puissance de Bugibus et de Noiron, les choses secrètes. Il nous enseignera, s'il veut, les ruses d'Iseut la Blonde. »

Détestant la beauté et la prouesse, le petit homme méchant traça les caractères de sorcellerie, jeta ses charmes et ses sorts, considéra le cours d'Orion et de Lucifer, et dit :

« Vivez en joie, beaux seigneurs ; cette nuit vous pourrez les saisir. »

Ils le menèrent devant le roi.

« Sire, dit le sorcier, demandez à vos veneurs qu'ils mettent la laisse aux limiers et la selle aux chevaux ; annoncez que sept jours et sept nuits vous vivrez dans la forêt, pour chasser, et vous me pendrez aux fourches si vous n'entendez pas, cette nuit même, quel discours Tristan tient à la reine. »

Le roi fit ainsi, contre son cœur.

La nuit tombée, il laissa ses veneurs dans la forêt, mit le nain sur son cheval, et retourna vers Tintagel.

Par une entrée qu'il connaissait, il pénétra dans le verger, et le nain le conduisit sous le grand pin.

« Beau roi, il faut que vous montiez- dans les branches de cet arbre. Portez là-haut votre arc et vos flèches : ils vous serviront peut-être. Et restez silencieux : vous n'attendrez pas longtemps.

- Va-t'en, chien de l'Ennemi ! » répondit Marc.

Et le nain s'en alla, emmenant le cheval.

Il avait dit vrai : le roi n'attendit pas longuement.

Cette nuit, la lune brillait, claire et belle.

Caché dans la ramure, le roi vit son neveu bondir par-dessus les pieux pointus.

Tristan vint sous l'arbre et jeta dans l'eau les copeaux et les branchages.

Mais, comme il s'était penché sur la fontaine en les jetant, il vit, reflétée dans l'eau, l'image du roi.

Ah ! s'il pouvait arrêter les copeaux qui fuient !

Mais non, ils courent, rapides, par le verger.

Là-bas, dans les chambres des femmes, Iseut guette leur venue ; déjà, sans doute, elle les voit, elle accourt.

Que Dieu protège les amants !

Elle vient.

Assis, immobile, Tristan la regarde, et, dans l'arbre, il entend le crissement de la flèche, qui s'encoche dans la corde de l'arc.

Elle vient, agile et prudente pourtant, comme elle avait coutume.

« Qu'est-ce donc ? pense-t-elle. Pourquoi Tristan n'accourt-il pas ce soir à ma rencontre ? Aurait-il vu quelque ennemi ? »

Elle s'arrête, fouille du regard les fourrés noirs ; soudain, à la clarté de la lune, elle aperçut à son tour l'ombre du roi dans la fontaine.

Elle montra bien la sagesse des femmes, car elle ne leva point les yeux vers les branches de l'arbre :

« Seigneur Dieu ! dit-elle tout bas, accordez-moi seulement que je puisse parler la première ! »

Elle s'approche encore.

Écoutez comme elle devance et prévient son ami :

« Sire Tristan, qu'avez-vous osé ? M'attirer en tel lieu, à telle heure ! Plusieurs fois déjà vous m'aviez demandé de venir, pour me supplier, disiez-vous. Et par quelle prière ? Qu'attendez-vous de moi ? Je suis venue enfin, car je n'ai pu l'oublier, si je suis reine, je vous le dois. Me voici donc : que voulez-vous ? »

- Reine, j'implore votre grâce, afin que vous apaisiez le roi ! »

Elle tremble et pleure.

Mais Tristan loue le Seigneur Dieu, qui a montré le péril à son amie.

« Oui, reine, je vous ai souvent demandé de venir, toujours en vain ; jamais, depuis que le roi m'a chassé, vous n'avez accepté de venir à mon appel. Mais ayez pitié du malheureux que voici ; le roi me hait, j'ignore pourquoi ; mais vous le savez peut-être ; et qui donc pourrait charmer sa colère, sinon vous seule, reine franche, courtoise Iseut, en qui son cœur a confiance ?

- En vérité, sire Tristan, ignorez-vous encore qu'il nous soupçonne tous les deux ? Et de quelle traîtrise ! Faut-il, par surcroît de honte, que ce soit moi qui vous l'apprenne ? Mon seigneur croit que je vous aime d'un amour coupable. Dieu le sait pourtant, et, si je mens, qu'il méprise et couvre de honte mon corps ! Jamais je n'ai donné mon amour à nul homme, à part à celui qui le premier m'a prise, vierge, entre ses bras. Et vous voulez, Tristan, que j'implore auprès

du roi votre pardon ? Mais s'il savait seulement que je suis venue sous ce pin, demain il ferait jeter ma cendre aux vents ! »

Tristan gémit :

« Bel oncle, on dit : «Nul n'est vilain, s'il ne fait vilenie.» Mais en quel cœur a pu naître un tel soupçon ?

- Sire Tristan, que voulez-vous dire ? Non, le roi mon seigneur n'eut pas de lui-même imaginé une telle vilenie. Mais les félons de cette terre lui ont fait croire ce mensonge, car il est facile de tromper les cœurs loyaux. Ils s'aiment, lui ont-ils dit, et les félons en ont fait un crime. Oui, vous m'aimiez, Tristan ; pourquoi le nier ? Ne suis-je pas la femme de votre oncle et ne vous avais-je pas deux fois sauvé de la mort ? Oui, je vous aimais en retour ; n'êtes-vous pas du lignage du roi, et n'ai-je pas entendu à de nombreuses reprises ma mère répéter qu'une femme n'aime pas son seigneur tant qu'elle n'aime pas la parenté de son seigneur ? C'est pour l'amour du roi que je vous aimais, Tristan ; maintenant encore, s'il vous accorde de nouveau sa confiance, j'en serai joyeuse. Mais mon corps tremble, j'ai grand peur, je pars, je suis restée trop longtemps déjà. »

Dans la ramure, le roi eut pitié et sourit doucement.

Iseut s'enfuit, Tristan la rappelle :

« Reine, au nom du Sauveur, venez à mon secours, par charité ! Les couards veulent écarter du roi tous ceux qui l'aiment ; ils ont réussi et se moquent de lui maintenant. Soit , je m'en irai donc hors de ce pays, au loin, misérable, comme j'y vins autrefois : mais, tout au moins, obtenez du roi qu'en reconnaissance des services passés, afin que je puisse sans honte chevaucher loin d'ici, il me donne suffisamment de ses biens pour m'acquitter de mes dépenses, pour dégager mon cheval et mes armes.

- Non, Tristan, vous n'auriez pas dû m'adresser cette requête. Je suis seule sur cette terre, seule en ce palais où personne ne m'aime, sans appui, à la merci du roi. Si je lui dis un seul mot pour vous, ne voyez-vous pas que je risque une mort honteuse ? Ami, que Dieu vous protège ! Le roi vous hait à grand tort ! Mais, en toute terre où vous irez, le Seigneur Dieu vous sera un ami vrai. »

Elle part et fuit jusqu'à sa chambre, où Brangien la prend, tremblante, entre ses bras.

La reine lui raconte l'aventure ; Brangien s'écrie :

« Iseut, ma dame, Dieu a fait pour vous un grand miracle ! Il est père compatissant et ne veut pas le mal de ceux qu'il sait innocents. »

Sous le grand pin, Tristan, appuyé contre le perron de marbre, se lamentait :

« Que Dieu me prenne en pitié et répare la grande injustice dont je souffre de la part de mon cher seigneur ! »

Quand il eut franchi la palissade du verger, le roi dit en souriant :

« Beau neveu, bénie soit cette heure ! Vois la lointaine chevauchée que tu préparais ce matin, elle est déjà finie ! »

Là-bas, dans une clairière de la forêt, le nain Frocin interrogeait le
cours des étoiles.

Il y lut que le roi le menaçait de mort ; il noircit de peur et de honte,
enfla de rage, et s'enfuit rapidement vers la terre de Galles.

Vers Table des matières

Notes du chapitre 6

Ramure : ensemble des branches.

Perron : bordure de pierres, margelle.

Embaumé : qui sent bon.

S'encoche : s'engage dans l'entaille située à la base de la flèche (la coche).

Fourrés : buissons.

Franche : noble (dont la noblesse sociale s'accompagne d'une noblesse de caractère et de cœur).

Courtoise : noble et digne dans son attitude comme dans ses sentiments, qualités nécessaires à la vie de cour

Vilain : méprisable. Initialement, le mot est employé pour désigner les paysans. Par extension, il s'applique à tous ceux dont le comportement n'est pas courtois.

Vilenie : acte honteux.

Du lignage : de la famille.

Sauveur : Dieu.

Requête : demande.



Le nain Frocin

[Vers Table des matières](#)

[Rassuré, Marc rappelle Tristan auprès de lui.

Mais les quatre barons félons conservent leurs soupçons.

Ils décident de tendre un nouveau piège aux amoureux, avec l'aide du nain Frocin, qui expose son plan au roi]

[...] « Sire, commande à ton neveu que demain, dès l'aube, au galop, il chevauche vers Carduel pour porter au roi Arthur un message sur un parchemin, bien scellé de cire. Roi, Tristan couche près de ton lit. Sors de ta chambre à l'heure du premier sommeil, et, je te le jure par Dieu et par la loi de Rome, s'il aime Iseut d'un fol amour, il voudra venir lui parler avant son départ : mais, s'il y vient sans que je le sache et sans que tu le voies, alors tue-moi. Pour le reste, laisse-moi mener l'aventure à ma guise et abstiens-toi seulement de parler à Tristan de ce message avant l'heure du coucher.

- Oui, répondit Marc, qu'il en soit fait ainsi ! »

Alors le nain fit une laide félonie.

Vers Table des matières

Il entra chez un boulanger et lui prit pour quatre deniers de fleur de farine qu'il cacha dans le giron de sa robe.

Ah ! qui aurait un jour imaginé une telle traîtrise ?

La nuit venue, quand le roi eut pris son repas et que ses hommes furent endormis dans la vaste salle voisine de sa chambre, Tristan s'en vint, comme il avait coutume, au coucher du roi Marc.

« Beau neveu, faites ma volonté : vous chevaucherez vers le roi Arthur jusqu'à Carduel, et vous lui ferez déplier ce message. Saluez-le de ma part et ne séjournez qu'un jour auprès de lui.

- Roi, je le porterai demain.

- Oui, demain, avant que le jour se lève. »

Voilà Tristan en proie à une grande agitation.

De son lit au lit de Marc il y avait bien la longueur d'une lance.

Un désir furieux le prit de parler à la reine, et il se promit en son cœur que, vers l'aube, si Marc dormait, il se rapprocherait d'elle.

Ah ! Dieu ! La folle pensée !

Le nain couchait, comme il en avait coutume, dans la chambre du roi.

Quand il crut que tous dormaient, il se leva et répandit entre le lit de Tristan et celui de la reine la fleur de farine : si l'un des deux amants allait rejoindre l'autre, la farine garderait la forme de ses pas.

Mais, comme il l'éparpillait, Tristan, qui restait éveillé, le vit :

« Qu'est-ce que cela veut dire ? Ce nain n'a pas coutume de me servir dans mon intérêt ; mais il sera déçu : bien fou qui lui laisserait prendre l'empreinte de ses pas ! »

Vers Table des matières

Vers minuit, le roi se leva et sortit, suivi du nain bossu.

Il faisait noir dans la chambre : ni cierge allumé, ni lampe.

Tristan se dressa debout sur son lit.

Dieu ! Pourquoi eut-il cette pensée ?

Il joint les pieds, estime la distance, bondit et retombe sur le lit du roi.

Hélas ! La veille, dans la forêt, la défense d'un grand sanglier l'avait blessé à la jambe, et, pour son malheur, la blessure n'était point bandée.

Dans l'effort de ce bond, elle s'ouvre, saigne ; mais Tristan ne voit pas le sang qui fuit et rougit les draps.

Et dehors, à la lune, le nain, grâce à ses dons de magie, sut que les amants étaient réunis.

Il en trembla de joie et dit au roi :

« Va, et maintenant, si tu ne les surprends pas ensemble, fais-moi pendre ! »

Ils viennent donc vers la chambre, le roi, le nain et les quatre félons.

Mais Tristan les a entendus : il se relève, s'élançe, atteint son lit...

Hélas ! au passage, le sang a malheureusement coulé de la blessure sur la farine.

Voici le roi, les barons, et le nain qui porte une lumière.

Tristan et Iseut faisaient semblant de dormir ; ils étaient restés seuls dans la chambre avec Perinis, qui couchait aux pieds de Tristan et ne bougeait pas.

Mais le roi voit sur le lit les draps tout vermeils et, sur le sol, la fleur de farine trempée de sang frais.

Alors les quatre barons, qui haïssaient Tristan pour sa prouesse, le maintiennent sur son lit, et menacent la reine et se moquent d'elle, la narguent et lui promettent bonne justice.

Ils découvrent la blessure qui saigne :

« Tristan, dit le roi, il serait inutile de nier à présent ; vous mourrez demain. »

Il lui crie :

« Accordez-moi votre pardon, seigneur ! Au nom du Dieu qui souffrit la Passion, seigneur, pitié pour nous !

- Seigneur, venge-toi ! répondent les félons.

- Bel oncle, ce n'est pas pour moi que je vous implore ; que m'importe de mourir ? Certes, si ce n'était la crainte de vous mettre en colère, je vendrais cher cet affront aux couards qui, sans votre protection, n'auraient pas osé toucher mon corps de leurs mains ; mais, par respect et pour l'amour de vous, je me livre à votre merci ; faites de moi selon votre plaisir. Me voici, seigneur, mais pitié pour la reine ! »

Et Tristan s'incline et s'humilie à ses pieds.

« Pitié pour la reine, car s'il est un homme en ta maison assez hardi pour soutenir ce mensonge que je l'ai aimée d'un amour coupable, il me trouvera debout devant lui en un champ clos. Sire, pitié pour elle, au nom du Seigneur Dieu ! »

Mais les trois barons les ont attachés avec des cordes, lui et la reine.

Ah ! S'il avait su qu'on lui refuserait de prouver son innocence en un combat singulier, on l'eût démembré vivant avant qu'il eût accepté d'être attaché honteusement.

Mais il avait confiance en Dieu et savait qu'en un champ clos personne n'oserait brandir une arme contre lui.

Et, certes, il avait confiance en Dieu à juste titre.

Quand il jurait qu'il n'avait jamais aimé la reine d'un amour coupable, les félons riaient de l'insolente imposture.

Mais je fais appel à vous seigneurs, vous qui savez la vérité à propos du philtre bu sur la mer et qui comprenez, disait-il un mensonge ?

Ce n'est pas le fait qui prouve le crime, mais le jugement.

Les hommes voient le fait, mais Dieu voit les cœurs, et, seul, il est vrai juge.

Il a donc institué que tout homme accusé pourrait défendre sa cause en combattant, et lui-même combat du côté de l'innocent.

C'est pourquoi Tristan réclamait justice et bataille et se garda de manquer de respect au roi Marc.

Mais, s'il avait pu prévoir ce qui advint, il aurait tué les félons.

Ah ! Dieu ! pourquoi ne les tua-t-il pas ?

Vers Table des matières

Notes du chapitre 7

Fol amour : amour fou.

Deniers : pièces de monnaie.

Dans le giron de sa robe : dans un pan de sa tunique.

Passion : chemin de croix et supplice de Jésus.

Champ clos : terrain fermé par des barrières où avaient lieu les combats opposant deux adversaires.

Combat singulier : duel.



Le saut de la chapelle

Par la cité, dans la nuit noire, la nouvelle court : Tristan et la reine ont été capturés ; le roi veut les tuer.

Riches bourgeois et petites gens, tous pleurent.

« Hélas ! Nous devons bien pleurer ! Tristan, courageux seigneur, mourrez-vous donc par une si laide trahison ? Et vous, reine franche, reine honorée, sur quelle terre naîtra jamais une fille de roi si belle, si chère ? C'est donc là, nain bossu, l'œuvre de tes divinations ? Qu'il ne voie jamais la face de Dieu, celui qui, t'ayant trouvé, n'enfoncera pas son épieu dans ton corps ! Tristan, bel ami cher, quand le Morholt, venu pour ravir nos enfants, mit pied à terre sur ce rivage, aucun de nos barons n'osa prendre les armes contre lui, et tous se taisaient, pareils à des muets. Mais vous, Tristan, vous avez combattu pour nous tous, hommes de Cornouailles, et vous avez tué le Morholt ; et lui vous blessa d'un épieu dont vous avez failli mourir pour nous. Aujourd'hui, en souvenir de ces choses, devrions-nous accepter votre mort ? »

Les plaintes, les cris montent à travers la cité, tous courent au palais.

Vers Table des matières

Mais la colère du roi est telle qu'il ne se trouve aucun baron, aussi fort et aussi fier soit-il, qui ose risquer une seule parole pour le faire céder.

Le jour approche, la nuit s'en va.

Avant le lever du soleil, Marc chevauche hors de la ville, là où il avait coutume de tenir ses plaids et de juger.

Il commande qu'on creuse une fosse dans la terre et qu'on y entasse des sarments noueux et tranchants et des épines blanches et noires, arrachées avec leurs racines.

À l'heure de prime, il fait une annonce publique à travers le pays pour convoquer aussitôt les hommes de Cornouailles.

Ils s'assemblent à grand bruit ; personne qui ne pleure, à part le nain de Tintagel.

Alors le roi leur parla ainsi :

« Seigneurs, j'ai fait dresser ce bûcher d'épines pour Tristan et pour la reine, car ils ont commis un crime. »

Mais tous lui crièrent :

« Jugement, roi ! Le jugement d'abord, la plaidoirie et le procès ! Les tuer sans jugement, c'est une honte et un crime. Roi, répit et pitié pour eux ! »

Marc répondit avec colère :

« Non, ni répit, ni pitié, ni plaidoirie, ni jugement ! Par ce Seigneur qui créa le monde, si quelqu'un ose encore me demander de telles choses, il brûlera le premier sur ce brasier ! »

Il ordonne qu'on allume le feu et qu'on aille chercher au château Tristan d'abord.

Les épines flambent, tous se taisent, le roi attend.

Vers Table des matières

Les valets ont couru jusqu'à la chambre où les amants sont étroitement gardés.

Ils entraînent Tristan par ses mains liées de cordes.

Par Dieu ! ce fut une vilénie de l'attacher ainsi !

Il pleure sous l'affront qui lui est fait ; mais à quoi bon les larmes ?

On l'emmène honteusement ; et la reine s'écrie, presque folle d'angoisse :

« Être tuée, ami, pour que vous soyez sauvé, ce serait grande joie ! »

Les gardes et Tristan descendent hors de la ville, vers le bûcher.

Mais, derrière eux, un cavalier se précipite, les rejoint, saute à bas du destrier encore courant : c'est Dinas, le bon sénéchal.

En entendant l'aventure, il s'en venait de son château de Lidan, et l'écume, la sueur et le sang ruisselaient le long des flancs de son cheval :

« Fils, je me hâte vers le plaid du roi. Dieu m'accordera peut-être d'y tenir un conseil qui vous aidera tous les deux ; déjà il me permet du moins de te servir par un petit geste de courtoisie. Amis, dit-il aux valets, je veux que vous le conduisiez sans ces entraves - et Dinas trancha les cordes honteuses ; s'il essayait de fuir, n'avez-vous pas vos épées ? »

Il embrasse Tristan sur les lèvres, remonte en selle, et son cheval l'emporte.

Or, écoutez comme le Seigneur Dieu est plein de pitié.

Lui qui ne veut pas la mort du pécheur, il accueillit les larmes et la clameur des pauvres gens qui le suppliaient pour les amants torturés.

Près de la route où Tristan passait, au sommet d'une falaise et tournée vers la bise, une chapelle se dressait face à la mer.

Vers Table des matières

Le mur du fond était construit au ras d'une falaise, haute, pierreuse, aux escarpements aigus ; dans l'abside, donnant sur le précipice, il y avait une verrière, œuvre habile d'un saint.

Tristan dit à ceux qui le menaient :

« Seigneurs, voyez cette chapelle ; permettez que j'y entre. Ma mort est prochaine, je prierai Dieu qu'il ait pitié de moi, qui l'ai tant offensé. Seigneurs, la chapelle n'a d'autre sortie que celle-ci ; chacun de vous a son épée ; vous savez bien que je ne puis passer que par cette porte, et quand j'aurai prié Dieu, il faudra bien que je me remette entre vos mains ! »

L'un des gardes dit :

« Nous pouvons bien le lui permettre. »

Ils le laissèrent entrer.

Il court à travers la chapelle, franchit le chœur, parvient à la verrière de l'abside, saisit la fenêtre, l'ouvre et s'élançe...

Plutôt cette chute que la mort sur le bûcher, devant une telle assemblée !

Mais sachez, seigneurs, que Dieu fit preuve d'une grande bienveillance à son égard : le vent se prend en ses vêtements, le soulève, le dépose sur une large pierre au pied du rocher.

Les gens de Cornouailles appellent encore cette pierre le « Saut de Tristan ».

Et devant l'église les autres l'attendaient toujours.

Mais pour rien, car c'est Dieu maintenant qui l'a pris sous sa garde.

Il fuit : le sable meuble croule sous ses pas.

Il tombe, se retourne, voit au loin le bûcher : la flamme bruit, la fumée monte. Il fuit.

L'épée à la ceinture, à bride abattue, Gorvenal s'était échappé de la cité : le roi l'aurait fait brûler à la place de son seigneur.

Il rejoignit Tristan sur la lande, et Tristan s'écria :

« Maître, Dieu m'a accordé sa pitié. Ah ! malheureux, à quoi bon ? Si je n'ai Iseut, plus rien n'a d'importance. Pourquoi ne me suis-je pas plutôt brisé dans ma chute ! J'ai réussi à m'échapper, Iseut, et l'on va te tuer. On la brûle pour moi ; pour elle je mourrai aussi. »

Gorvenal lui dit :

« Beau sire, reprenez courage, n'écoutez pas la colère. Voyez ce buisson épais, entouré d'un large fossé ; cachons nous là : les gens passent nombreux sur cette route ; ils nous renseigneront, et, si l'on brûle Iseut, fils, je jure par Dieu, le fils de Marie, de ne jamais coucher sous un toit jusqu'au jour où nous l'aurons vengée.

- Beau maître, je n'ai pas mon épée.

- La voici, je te l'ai apportée.

- Bien, maître ; je ne crains plus rien, hormis Dieu.

- Fils, j'ai encore sous ma gonelle une chose qui te réjouira : ce haubert solide et léger, qui pourra te servir.

- Donne, beau maître. Par ce Dieu en qui je crois, je vais maintenant délivrer mon amie.

- Non, ne te hâte point, dit Gorvenal. Dieu sans doute te réserve une vengeance plus sûre. Songe qu'il est hors de ton pouvoir d'approcher du bûcher ; les bourgeois l'entourent et craignent le roi ; tel voudrait bien ta délivrance, qui, le premier, te frappera. Fils, on dit bien : «Folie n'est pas prouesse»... Attends... »

Or, quand Tristan s'était précipité de la falaise, un pauvre homme du peuple l'avait vu se relever et fuir.

Vers Table des matières

Il avait couru vers Tintagel et s'était glissé jusqu'en la chambre d'Iseut :

« Reine, ne pleurez plus. Votre ami s'est échappé !

- Dieu, dit-elle, en soit remercié ! Maintenant, qu'ils m'attachent ou me détachent, qu'ils m'épargnent ou qu'ils me tuent, je ne m'en inquiète plus ! »

Or, les félons avaient si cruellement serré les cordes de ses poignets que le sang jaillissait.

Mais, souriante, elle dit :

« Si je pleurais pour cette souffrance, alors qu'en sa bonté Dieu vient d'arracher mon ami à ces félons, certes, je ne vaudrais pas grand-chose ! »

Quand la nouvelle parvint au roi que Tristan s'était échappé par la verrière, il pâlit de colère et demanda à ses hommes de lui amener Iseut.

On l'entraîne ; hors de la salle, sur le seuil, elle apparaît ; elle tend ses mains délicates, d'où le sang coule.

Une clameur monte par la rue :

« Ô Dieu, pitié pour elle ! Noble reine, reine honorée, quelle douleur ont jeté sur cette terre ceux qui vous ont livrée ! Malédiction sur eux ! »

La reine est traînée jusqu'au bûcher d'épines, qui flambe.

Alors, Dinas, seigneur de Lidan, se laissa tomber aux pieds du roi :

« Sire, écoute-moi : je t'ai servi longuement, sans te trahir, avec loyauté, sans en retirer aucun profit : car il n'est pas un pauvre homme, ni un orphelin, ni une vieille femme, qui me donnerait

un denier de ta sénéchaussée, que j'ai tenue toute ma vie. En récompense, accorde-moi que tu recevras la reine avec miséricorde. Tu veux la brûler sans jugement : c'est commettre une injustice, puisqu'elle ne reconnaît pas le crime dont tu l'accuses. Songes-y, d'ailleurs. Si tu brûles son corps, il n'y aura plus de sécurité sur ta terre : Tristan s'est échappé ; il connaît bien les plaines, les bois, les gués, les passages, et il est hardi. Certes, tu es son oncle, et il ne s'attaquera pas à toi ; mais tous les barons, tes vassaux, qu'il pourra surprendre, il les tuera. »

Et les quatre félons pâlisent en l'entendant : déjà ils voient Tristan embusqué, qui les guette.

« Roi, dit le sénéchal, s'il est vrai que je t'ai bien servi toute ma vie, livre-moi Iseut ; je répondrai d'elle comme son garde et son garant. »

Mais le roi prit Dinas par la main et jura par le nom des saints qu'il ferait immédiate justice.

Alors Dinas se releva :

« Roi, je m'en retourne à Lidan et je renonce à te servir. »

Iseut sourit tristement.

Il monte sur son destrier et s'éloigne, déçu et morne, le front baissé.

Iseut se tient debout devant la flamme.

La foule, autour, crie, maudit le roi, maudit les traîtres.

Les larmes coulent le long de sa face.

Elle est vêtue d'un étroit b্লাiut gris, où court un filet d'or fin ; un fil d'or est tressé dans ses cheveux, qui tombent jusqu'à ses pieds.

Celui qui pourrait la voir si belle sans la prendre en pitié aurait un cœur de félon.

Dieu ! comme ses bras sont étroitement attachés !

Or, cent lépreux, déformés, la chair rongée et toute blanchâtre, accourus sur leurs béquilles au claquement des crécelles, se pressaient devant le bûcher, et, sous leurs paupières enflées, leurs yeux sanglants se réjouissaient du spectacle.

Yvain, le plus hideux des malades, cria au roi d'une voix aiguë :

« Sire, tu veux jeter ta femme dans ce brasier, c'est une bonne façon de faire justice, mais le châtement est trop bref. Ce grand feu l'aura vite brûlée, ce grand vent aura vite dispersé sa cendre. Et, quand cette flamme tombera tout à l'heure, sa peine sera finie. Veux-tu que je t'enseigne un châtement qui soit tel qu'elle vive, mais qu'elle soit tout à fait déshonorée, et qu'elle souhaite toujours la mort ? Roi, le veux-tu ? »

Le roi répondit :

« Oui, la vie pour elle, mais dans le plus grand déshonneur et pire que la mort... celui qui m'enseignera un tel supplice, je l'en aimerai mieux.

- Sire, je te dirai donc brièvement ma pensée. Vois, j'ai là cent compagnons. Donne-nous Iseut, et qu'elle nous soit commune ! Le mal augmente nos désirs. Donne-la à tes lépreux, jamais dame n'aura eu une pire fin. Vois, nos haillons sont collés à nos plaies, qui suintent. Elle qui, près de toi, se plaisait aux riches étoffes fourrées de vair, aux bijoux, aux salles parées de marbre, elle qui profitait des bons vins, de l'honneur, de la joie, quand elle verra la cour de tes lépreux, quand il lui faudra entrer dans nos taudis et coucher avec nous, alors Iseut la Belle, la Blonde, reconnaîtra son péché et regrettera ce beau feu d'épines ! »

Le roi l'entend, se lève, et longuement reste immobile.

Enfin, il court vers la reine et la saisit par la main.

Elle crie :

« Par pitié, sire, brûlez-moi plutôt, brûlez-moi ! »

Le roi la livre.

Vers Table des matières

Yvain la prend et les cent malades se pressent autour d'elle.

À les entendre crier et glapir, tous les cœurs se fondent de pitié ; mais Yvain est joyeux ; Iseut s'en va, Yvain l'emmène.

Hors de la cité descend le hideux cortège.

Ils ont pris la route où Tristan est embusqué.

Gorvenal jette un cri :

« Fils, que feras-tu ? Voici ton amie ! »

Tristan pousse son cheval hors du fourré :

« Yvain, tu lui as assez longtemps tenu compagnie ; laisse la maintenant, si tu veux vivre ! »

Mais Yvain dégrafe son manteau.

« Hardi, compagnons ! À vos bâtons ! À vos béquilles ! C'est le moment de montrer sa prouesse ! »

Alors, il fit beau voir les lépreux rejeter leurs manteaux, se camper sur leurs pieds malades, souffler, crier, brandir leurs béquilles : l'un menace et l'autre grogne.

Mais il répugnait à Tristan de les frapper ; les conteurs prétendent que Tristan tua Yvain : c'est dire vilenie ; non, il était trop preux pour tuer des gens aussi misérables.

Mais Gorvenal, ayant arraché une forte pousse de chêne, l'assena sur le crâne d'Yvain ; le sang noir jaillit et coula jusqu'à ses pieds difformes.

Tristan reprit la reine : désormais, elle ne sent plus aucun mal.

Il trancha les cordes de ses bras, et, quittant la plaine, ils s'enfoncèrent dans la forêt du Morois.

Là, dans les grands bois, Tristan se sent en sûreté comme derrière la muraille d'un château fort.

Vers Table des matières

Quand le soleil se coucha, ils s'arrêtèrent au pied d'un mont ; la peur avait fatigué la reine ; elle reposa sa tête sur le corps de Tristan et s'endormit.

Au matin, Gorvenal vola à un forestier son arc et deux flèches bien empennées et pointues et les donna à Tristan, le bon archer, qui surprit un chevreuil et le tua.

Gorvenal fit un amas de branches sèches, battit le fusil, fit jaillir l'étincelle et alluma un grand feu pour cuire le gibier ; Tristan coupa des branchages, construisit une hutte et la recouvrit de feuilles ; Iseut couvrit le sol d'herbes épaisses.

Alors, au fond de la forêt sauvage, commença pour les fugitifs une vie dure, aimée pourtant.

Notes du chapitre 8

Sarments : bois de vigne.

Heure de prime : heure des prières, vers 6 heures du matin.

De courtoisie : courtois, conforme aux qualités nécessaires à la vie de cour.

Entraves : attaches.

Pécheur : celui qui commet des péchés.

Bise : vent du nord.

Abside : extrémité arrondie d'une église, derrière le chœur.

Une verrière : un vitrail.

Qui l'ai tant offensé : qui lui ai tant déplu.

Chœur : partie de l'église située devant l'autel, où se tiennent les prêtres.

Meuble : mou.

Bruit : crépité.

Lande : terre plate où poussent des plantes sauvages.

Gonnelle : long manteau.

Sénéchaussée : juridiction de sénéchal que le roi lui a confiée.

Vers Table des matières

Gués : endroits d'une rivière où le niveau de l'eau est assez bas pour qu'on puisse traverser à pied.

Garant : personne qui se porte caution pour quelqu'un.

Morne : triste.

Lépreux : personnes atteintes de la lèpre, maladie caractérisée par des lésions de la peau.

Crécelles : moulinets de bois bruyants dont se servaient les lépreux pour avertir de leur approche.

Hailons : vêtements en lambeaux.

Suintent : d'où coule un liquide.

Vair : fourrure de petit-gris (écureuil de Russie), gris ardoisé.

Forestier : celui qui a la garde des bois et forêts.

Empennées : munies de plumes.

Fusil : morceau de métal qu'on frotte contre le silex pour faire jaillir une étincelle.



La forêt du Morois

[Vers Table des matières](#)

[Les deux amants trouvent refuge dans la forêt du Morois.

Ils y survivent péniblement, accompagnés de Gorvenal et de Husdent, le chien de Tristan, qui les a rejoints.

Un jour, les fugitifs parviennent à un ermitage : le frère Ogrin les incite à se repentir ; mais les deux amants ne peuvent se résoudre à se séparer.

Ils se contentent de cette vie errante.

Ils se font cependant surprendre dans leur exil à deux reprises.

La première fois par l'un des ennemis de Tristan, Guenelon.

Le traître finit la tête tranchée.

Voici le récit de la seconde rencontre.]

[...] Seigneurs, c'était un jour d'été, au temps où l'on moissonne, un peu après la Pentecôte, et les oiseaux à la rosée chantaient l'aube prochaine.

Tristan sortit de la hutte, mit son épée à sa ceinture, prépara l'arc Qui-ne-faut et, seul, s'en fut chasser dans le bois.

Avant que descende le soir, une grande peine lui adviendra.

Vers Table des matières

Non, jamais amants ne s'aimèrent tant et ne l'expièrent si durement.

Quand Tristan revint de la chasse, accablé par la lourde chaleur, il prit la reine entre ses bras.

« Ami, où avez-vous été ?

- Après un cerf qui m'a fatigué. Regarde, la sueur coule de mes membres, je voudrais me coucher et dormir. »

Dans l'abri de verts rameaux, jonché d'herbes fraîches, Iseut s'étendit la première ; Tristan se coucha près d'elle et déposa son épée nue entre leurs corps.

Pour leur bonheur, ils avaient gardé leurs vêtements.

La reine avait au doigt l'anneau d'or serti de belles émeraudes que Marc lui avait donné le jour de leur mariage ; ses doigts étaient devenus si maigres que la bague y tenait à peine.

Ils dormaient ainsi, l'un des bras de Tristan passé sous le cou de son amie, l'autre jeté sur son beau corps, étroitement enlacés dans les bras l'un de l'autre ; leurs lèvres ne se touchaient pas.

Pas un souffle de brise, pas une feuille qui tremble.

À travers le toit de feuillage, un rayon de soleil descendait sur le visage d'Iseut qui brillait comme un glaçon.

Or, un forestier trouva dans le bois un lieu où les herbes étaient foulées ; la veille, les amants s'étaient couchés là ; mais il ne reconnut pas l'empreinte de leurs corps, suivit la trace et parvint à leur abri.

Il les vit qui dormaient, les reconnut et s'enfuit, craignant le réveil terrible de Tristan.

Il s'enfuit jusqu'à Tintagel, à deux lieues de là, monta les escaliers de la salle, et trouva le roi qui tenait ses plaids au milieu de ses vassaux assemblés.

Vers Table des matières

« Ami, que viens-tu chercher ici, hors d'haleine comme je te vois ?
On dirait un valet de limiers qui a longtemps couru après les chiens.
Veux-tu, toi aussi, nous demander justice à propos de quelque tort ?
Qui t'a chassé de ma forêt ? »

Le forestier le prit à l'écart et, tout bas, lui dit :

« J'ai vu la reine et Tristan. Ils dormaient, j'ai pris peur.

- En quel lieu ?

- Dans une hutte du Morois. Ils dorment aux bras l'un de l'autre.
Viens vite, si tu veux prendre ta vengeance.

- Va m'attendre à l'entrée du bois, au pied de la Croix Rouge. Ne parle à personne de ce que tu as vu ; je te donnerai de l'or et de l'argent, tant que tu en voudras prendre. »

Le forestier y va et s'assied sous la Croix Rouge.

Maudit soit l'espion !

Mais il mourra honteusement, comme cette histoire vous le dira tout à l'heure.

Le roi fit seller son cheval, attacha son épée à sa ceinture, et, sans nulle compagnie, s'échappa de la cité.

Tout en chevauchant, seul, il se souvint de la nuit où il avait capturé son neveu : quelle tendresse avait alors montrée Iseut, la belle au visage clair, pour Tristan ! S'il les surprend, il les punira de ces grands péchés ; il se vengera de ceux qui l'ont couvert de honte...

À la Croix Rouge, il trouva le forestier :

« Va devant ; mène-moi vite et droit. »

L'ombre noire des grands arbres les enveloppe.

Le roi suit l'espion.

Il se fie à son épée, qui jadis a frappé de beaux coups.

Ah ! si Tristan s'éveille, l'un des deux, Dieu sait lequel ! restera mort sur place.

Enfin le forestier dit tout bas :

« Roi, nous approchons. »

Il lui tint l'étrier et attacha les rênes du cheval aux branches d'un pommier vert.

Ils approchèrent encore, et soudain, dans une clairière ensoleillée, virent la hutte fleurie.

Le roi délace son manteau aux attaches d'or fin, le rejette et son beau corps apparaît.

Il tire son épée hors de son fourreau, et redit dans son cœur qu'il veut mourir s'il ne les tue.

Le forestier le suivait ; il lui fait signe de s'en retourner.

Il pénètre, seul, sous la hutte, l'épée nue, et la brandit..

Ah ! quel deuil s'il assène ce coup !

Mais il remarqua que leurs bouches ne se touchaient pas et qu'une épée nue séparait leurs corps.

« Dieu ! se dit-il, que vois-je ici ? Faut-il les tuer ? Depuis si longtemps qu'ils vivent en ce bois, s'ils s'aimaient d'un fol amour, auraient-ils placé cette épée entre eux ? Et chacun ne sait-il pas qu'une lame nue, qui sépare deux corps, est garante et gardienne de leur chasteté ? S'ils s'aimaient d'un fol amour, reposeraient-ils si purement ? Non, je ne les tuera pas ; ce serait un grand péché de les frapper ; et si j'éveillais ce dormeur et que l'un de nous deux fût tué, on en parlerait longtemps, et pour notre honte. Mais je ferai en sorte qu'à leur réveil ils sachent que je les ai trouvés endormis, que je n'ai pas voulu leur mort, et que Dieu les a pris en pitié. »

Le soleil, traversant la hutte, brûlait la face blanche d'Iseut.

Le roi prit ses gants parés d'hermine :

« C'est elle, songeait-il, qui, autrefois, me les apporta d'Irlande ! ... »

Il les plaça dans le feuillage pour fermer le trou par où le rayon descendait ; puis il retira doucement la bague aux pierres d'émeraude qu'il avait donnée à la reine ; autrefois il avait fallu forcer un peu pour la lui passer au doigt ; maintenant ses doigts étaient si maigres que la bague vint sans effort : à la place, le roi mit l'anneau dont Iseut, autrefois, lui avait fait cadeau.

Puis il enleva l'épée qui séparait les amants, celle-là même - il la reconnut - qui s'était cassée dans le crâne du Morholt, posa la sienne à la place, sortit de l'abri, sauta en selle, et dit au forestier :

« Fuis maintenant, et sauve ton corps, si tu le peux ! »

Or, Iseut eut une vision dans son sommeil : elle était sous une riche tente, au milieu d'un grand bois.

Deux lions s'élançaient sur elle et se battaient pour l'avoir...

Elle jeta un cri et s'éveilla : les gants parés d'hermine blanche tombèrent sur son sein.

Au cri, Tristan se dressa sur ses pieds, voulut ramasser son épée et reconnut, à sa garde d'or, celle du roi.

Et la reine vit à son doigt l'anneau de Marc.

Elle s'écria :

« Sire, malheur à nous ! Le roi nous a surpris !

- Oui, dit Tristan, il a emporté mon épée ; il était seul, il a pris peur, il est allé chercher du renfort ; il reviendra, nous fera brûler devant tout le peuple. Fuyons !... »

Et, multipliant les longues étapes, accompagnés de Gorvenal, ils s'enfuirent vers la terre de Galles, jusqu'aux confins de la forêt du **Morois**.

Que de tortures Amour leur aura causées !

Ermitage : lieu écarté et solitaire où réside un ermite.

Expièrent : réparèrent en subissant une souffrance.

Jonché : tapissé, couvert.

Une lieue : La lieue est une ancienne mesure de distance valant environ 4 km.

Chasteté : pureté, absence de relations sexuelles.

Hermine : fourrure blanche de l'animal du même nom.

Garde : partie de l'épée située entre la lame et la poignée, qui sert à protéger la main.

Vers Table des matières

Aux confins : à l'extrémité.



L'ermite Ogrin

[Vers Table des matières](#)

[Touchés par la pitié du roi qui a décidé de les épargner, Tristan et Iseut se rendent chez l'ermite Ogrin afin que ce dernier les aide à négocier un accord avec Marc.

Tristan se rend à Tintagel pour porter au suzerain son message de réconciliation : il s'engage à s'éloigner d'Iseut, pourvu qu'elle retrouve son rang de reine, et se dit prêt à servir à nouveau le roi si celui-ci lui accorde un jour son pardon.

La réponse de Marc devra être attachée à la branche de la Croix Rouge.]

Note :

Ermite : religieux qui vit retiré dans un lieu désert (ermitage).



Le Gué Aventureux

Vers Table des matières

[Marc fait lire la lettre de Tristan par son chapelain.

Le plaidoyer de Tristan est émouvant : « la reine était livrée aux malades, je suis venu à son secours »...

Après avoir pris conseil auprès de ses barons, Marc accepte de reprendre Iseut, mais Tristan devra quitter le royaume.]

[...] Tous se taisaient.

Alors Marc dit au chapelain :

« Rédigez donc un message au plus vite ; vous avez entendu ce qu'il faut y mettre ; hâtez-vous de l'écrire : Iseut n'a que trop souffert en ses jeunes années ! Et que l'accord soit suspendu à la branche de la Croix Rouge avant ce soir ; faites vite ! »

Il ajouta :

« Vous direz encore que je leur envoie, à tous deux, santé et amour. »

Vers le milieu de la nuit, Tristan traversa la Blanche-Lande, trouva le message et l'apporta scellé à l'ermite Ogrin.

L'ermite lui lut les lettres : Marc consentait, sur le conseil de tous ses barons, à reprendre Iseut, mais non à garder Tristan comme soudoyer ; pour Tristan, il lui faudrait passer la mer, quand, à trois jours de là, au Gué Aventureux, il aurait remis la reine entre les mains de Marc.

« Dieu ! dit Tristan, quelle douleur de vous perdre, amie ! Il le faut, pourtant, puisque la souffrance que vous supportiez à cause de moi, je peux maintenant vous l'épargner. Quand viendra l'instant de nous séparer, je vous donnerai un présent, en gage de mon amour. Du pays inconnu où je vais, je vous enverrai un messager ; il me redira votre désir, amie, et, au premier appel, de la terre lointaine, j'accourrai. »

Iseut soupira et dit :

« Tristan, laisse-moi Husdent, ton chien. Jamais aucun limier de prix n'aura été gardé avec plus d'honneur. Quand je le verrai, je me souviendrai de toi et je serai moins triste. Ami, j'ai un anneau de jaspe vert, prends-le pour l'amour de moi, porte le à ton doigt : si jamais un messenger prétend venir de ta part, je ne le croirai pas, quoi qu'il fasse ou qu'il dise, tant qu'il ne m'aura pas montré cet anneau. Mais, dès que je l'aurai vu, aucun pouvoir, aucune interdiction royale ne m'empêcheront de faire ce que tu m'auras demandé, que ce soit sagesse ou folie.

- Amie, je vous donne Husdent.

- Ami, prenez cet anneau en récompense. »

Et tous deux s'embrassèrent sur les lèvres.

Or, laissant les amants à l'ermitage, Ogrin avait marché sur sa béquille jusqu'au Mont ; il y acheta du vair, du gris, de l'hermine, des draps de soie, de pourpre et d'écarlate, et un chainse plus blanc que la fleur de lys, et encore un palefroi harnaché d'or, qui allait au pas.

Les gens riaient à le voir dépenser, pour ces achats étranges et magnifiques, ses deniers amassés depuis longtemps ; mais le vieil homme chargea sur le palefroi les riches étoffes et revint auprès d'Iseut :

« Reine, vos vêtements tombent en lambeaux ; acceptez ces présents, afin que vous soyez plus belle le jour où vous irez au Gué Aventureux ; je crains qu'ils ne vous déplaisent : je ne suis pas expert pour choisir de tels vêtements. »

Pourtant, le roi faisait crier dans toute la Cornouailles la nouvelle qu'à trois jours de là, au Gué Aventureux, il passerait un accord avec la reine.

Dames et chevaliers se rendirent en foule à cette assemblée ; tous désiraient revoir la reine Iseut, tous l'aimaient, sauf les trois félons encore en vie.

Mais, parmi ces trois hommes, l'un mourra par l'épée, l'autre périra transpercé par une flèche, l'autre noyé ; et, quant au forestier, Perinis, le Franc, le Blond, l'assommera à coups de bâton, dans le bois.

Ainsi Dieu, qui hait toute démesure, vengera les amants de leurs ennemis.

Le jour fixé pour l'assemblée, au Gué Aventureux, la prairie brillait au loin, toute tendue et parée des riches tentes des barons.

Dans la forêt, Tristan chevauchait avec Iseut, et, par crainte d'une embûche, il avait revêtu son haubert sous ses haillons.

Soudain, tous deux apparurent au seuil de la forêt et virent au loin, parmi les barons, le roi Marc.

« Amie, dit Tristan, voici le roi votre seigneur, ses chevaliers et ses soudoyers ; ils viennent vers nous ; dans un instant nous ne pourrons plus nous parler. Par le Dieu puissant et glorieux, je vous conjure : si jamais je vous adresse un message, faites ce que je vous demanderai !

- Ami Tristan, dès que j'aurai revu l'anneau de jaspe vert, ni tour, ni mur, ni château ne m'empêcheront de faire la volonté de mon ami.

- Iseut, Dieu t'en sache gré ! »

Leurs deux chevaux marchaient côte à côte : il l'attira vers lui et la serra dans ses bras.

« Ami, dit Iseut, entends ma dernière prière : tu vas quitter ce pays ; attends du moins quelques jours ; cache-toi pour savoir comment me traite le roi, dans sa colère ou sa bonté !... Je suis seule : qui me défendra des félons ? J'ai peur ! Le forestier Orri t'hébergera secrètement ; glisse-toi la nuit jusqu'au cellier en ruines : j'y enverrai Perinis pour te dire si quelqu'un me maltraite.

- Amie, personne n'osera. Je resterai caché chez Orri : quiconque te fera outrage, qu'il se méfie de moi comme de l'Ennemi ! »

Les deux troupes s'étaient assez rapprochées pour échanger leurs saints.

À une portée d'arc devant les siens, le roi chevauchait hardiment ; avec lui, Dinas de Lidan.

Quand les barons l'eurent rejoint, Tristan, tenant par les rênes le palefroi d'Iseut, salua le roi et dit :

Vers Table des matières

« Roi, je te rends Iseut la Blonde. Devant les hommes de ta terre, je te demande d'accepter que je me défende en ta cour. Jamais je n'ai été jugé. Fais que je me justifie en combattant : vaincu, brûle-moi dans le soufre ; vainqueur, retiens moi près de toi ; ou, si tu ne veux pas me retenir, je m'en irai vers un pays lointain. »

Personne n'accepta le défi de Tristan.

Alors, Marc prit à son tour le palefroi d'Iseut par les rênes, et, la confiant à Dinas, se mit à l'écart pour prendre conseil.

Joyeux, Dinas fit preuve d'une grande courtoisie avec la reine, et lui fit honneur.

Il lui ôta sa chape d'écarlate somptueuse, et son corps apparut gracieux sous la tunique fine et le grand bliaut de soie.

Et la reine sourit au souvenir du vieil ermite, qui n'avait pas épargné ses deniers.

Sa robe est riche, ses membres délicats, ses yeux vairs, ses cheveux clairs comme des rayons de soleil.

Quand les félons la virent belle et honorée comme autrefois, irrités, ils chevauchèrent vers le roi.

À ce moment, un baron, André de Nicole, s'efforçait de le persuader :

« Sire, disait-il, retiens Tristan près de toi ; tu seras, grâce à lui, un roi plus redouté. »

Et, peu à peu, il assouplissait le cœur de Marc.

Vers Table des matières

Mais les félons vinrent vers lui et dirent :

« Roi, écoute le conseil que nous te donnons en toute loyauté. Nous avons médité de la reine ; à tort, nous te l'accordons ; mais si Tristan et elle rentrent ensemble à ta cour, on en parlera de nouveau. Laisse plutôt Tristan s'éloigner quelque temps ; un jour, sans doute, tu le rappelleras. »

Marc fit ainsi : il fit demander à Tristan par ses barons de s'éloigner sans attendre.

Alors, Tristan vint vers la reine et lui dit adieu.

Ils se regardèrent.

La reine eut honte à cause de l'assemblée et rougit.

Mais le roi fut ému de pitié, et parlant à son neveu pour la première fois :

« Où iras-tu, sous ces haillons ? Prends dans mon trésor ce que tu voudras, or, argent, vair et gris. »

- Roi, dit Tristan, je n'y prendrai ni un denier, ni une maille. Quand je pourrai, j'irai servir avec une grande joie le riche roi de Frise. »

Il fit demi-tour et descendit vers la mer.

Iseut le suivit du regard, et, si longtemps qu'elle put l'apercevoir au loin, ne se détourna point.

À la nouvelle de l'accord, grands et petits, hommes, femmes et enfants, accoururent en foule hors de la ville à la rencontre d'Iseut ; et, tout en souffrant de l'exil de Tristan, ils faisaient fête à leur reine retrouvée.

Au bruit des cloches, par les rues bien jonchées, encourtinées de soie, le roi, les comtes et les princes lui firent cortège ; les portes du palais s'ouvrirent à tous venants ; riches et pauvres purent s'asseoir et manger, et, pour célébrer ce jour, Marc, ayant affranchi cent de ses serfs, donna l'épée et le haubert à vingt bacheliers qu'il arma de sa main.

Vers Table des matières

Cependant, la nuit venue, Tristan, comme il l'avait promis à la reine, se glissa chez le forestier Orri, qui l'hébergea secrètement dans le cellier en ruines.

Que les félons se méfient !

Notes du chapitre 11

Chapelain : prêtre attaché au service d'un seigneur.

Plaidoyer : discours servant à défendre une cause.

Soudoyer : soldat à la solde du roi.

Jaspe : pierre semi-précieuse.

Le gris : Comme le vair et l'hermine, le gris, est une fourrure (du petit-gris).

Chainse : tunique que l'on portait en guise de sous-vêtement.

Palefroi : cheval.

Une embûche : un piège.

T'en sache gré : t'en soit reconnaissant.

Cellier : lieu aménagé pour y conserver les provisions.

Fera outrage : fera du mal.

Hardiment : sans crainte.

Chape : manteau, cape.

Vairs : gris bleu.

Redouté : craint.

Médis : dit du mal.

Encourtinées : couvertes de tentures.

Ayant affranchi : ayant rendu leur liberté à.

Bacheliers : jeunes hommes voulant devenir chevaliers.

Vers Table des matières



Vers Table des matières

Le jugement par le fer rouge

Bientôt, Denoalen, Andret et Gondoïne se crurent en sécurité : sans doute, Tristan tramait sa vie de l'autre côté de la mer, dans un pays trop lointain pour les atteindre.

Donc, un jour de chasse, comme le roi, écoutant les aboiements de sa meute, retenait son cheval au milieu d'un essart, tous trois chevauchèrent vers lui :

« Roi, entends notre parole. Tu avais condamné la reine sans jugement, et c'était mal agir. Aujourd'hui tu l'absous sans jugement : n'est-ce pas encore mal agir ? Jamais elle ne s'est justifiée, et les barons de ton pays vous en blâment tous deux. Conseille-lui plutôt de réclamer elle-même le jugement de Dieu. Que lui en coûtera-t-il, innocente, de jurer sur les ossements des saints qu'elle n'a jamais failli ? Que lui en coûtera-t-il, innocente, de saisir un fer rougi par le feu ? Ainsi le veut la coutume, et par cette facile épreuve seront à jamais dissipés les soupçons anciens. »

Marc, irrité, répondit :

« Que Dieu vous détruise, seigneurs cornouaillais, vous qui sans répit cherchez ma honte ! Pour vous j'ai chassé mon neveu : qu'exigez-vous encore ? Que je chasse la reine en Irlande ? Quels sont vos nouveaux griefs ? Contre vos anciennes accusations, Tristan ne s'est-il pas offert à la défendre ? Pour lui rendre justice, il vous a proposé de combattre et vous l'entendiez tous : pourquoi n'avez-vous pris contre lui vos écus et vos lances ? Seigneurs, vous m'avez sollicité en dehors de toute justice ; craignez donc que je ne rappelle ici l'homme que j'ai chassé pour vous ! »

Alors les couards tremblèrent ; ils crurent voir Tristan revenu, qui saignait à blanc leurs corps.

« Sire, nous vous donnions un conseil loyal, pour votre honneur, comme il convient à vos féaux ; mais nous nous taisons désormais. Oubliez votre colère, rendez-nous votre paix ! »

Mais Marc se dressa sur ses arçons :

« Hors de ma terre, félons ! Vous n'aurez plus ma paix. Pour vous j'ai chassé Tristan ; à votre tour, hors de ma terre !

- Soit, beau sire ! Nos châteaux sont fortifiés, bien entourés de pieux, sur des rochers rudes à gravir ! »

Et, sans le saluer, ils tournèrent le dos.

Sans attendre les limiers ni les veneurs, Marc poussa son cheval vers Tintagel, monta les escaliers de la salle, et la reine entendit son pas pressé retentir sur les dalles.

Elle se leva, vint à sa rencontre, lui prit son épée, comme elle avait coutume, et s'inclina jusqu'à ses pieds.

Marc la retint par les mains et la relevait, quand Iseut, haussant vers lui son regard, vit ses nobles traits tourmentés par la colère : tel il lui était apparu autrefois, forcené, devant le bûcher.

« Ah ! pensa-t-elle, mon ami est découvert, le roi l'a pris ! »

Son cœur se refroidit dans sa poitrine, et sans une parole, elle s'abattit aux pieds du roi.

Il la prit dans ses bras et la baisa doucement ; peu à peu, elle se ranimait :

« Amie, amie, quel est votre tourment ?

- Sire, j'ai peur ; je vous ai vu si courroucé !

- Oui, je revenais irrité de cette chasse.

- Ah ! seigneur, si vos chasseurs vous ont fâché, vous faut-il prendre tant à cœur des ennuis de chasse ? »

Marc sourit de ce propos :

« Non, amie, mes veneurs ne m'ont pas irrité, mais trois félons, qui nous haïssent depuis longtemps. Tu les connais : Andret, Denoalen et Gondoïne. Je les ai chassés de ma terre.

- Sire, quel mal ont-ils osé dire de moi ?

- Que t'importe ? Je les ai chassés.

- Sire, chacun a le droit de dire sa pensée. Mais j'ai le droit de connaître le blâme jeté sur moi. Et de qui l'apprendrais-je, sinon de vous ? Seule en ce pays étranger, je n'ai personne, hormis vous, sire, pour me défendre.

- Soit. Ils prétendaient donc qu'il te fallait te justifier par le serment et par l'épreuve du fer rouge. «La reine, disaient-ils, ne devrait-elle pas demander elle-même ce jugement ? Ces épreuves sont légères pour celui qui se sait innocent. Que lui en coûterait-il ?... Dieu est vrai juge ; il dissiperait à jamais les griefs anciens...» Voilà ce qu'ils prétendaient. Mais laissons ces choses. Je les ai chassés, te dis-je. »

Iseut frémit ; elle regarda le roi :

« Sire, demandez-leur de revenir à votre cour. Je prouverai mon bon droit en prêtant serment.

- Quand ?

- Dans dix jours

- Cette date est bien proche, amie !

- Elle n'est que trop lointaine. Mais je souhaite que d'ici là vous demandiez au roi Arthur de chevaucher avec monseigneur Gauvain, avec Girflet, Ké le sénéchal et cent de ses chevaliers jusqu'à la frontière de votre terre, à la Blanche-Lande, sur la rive du fleuve qui sépare vos royaumes. C'est là, devant eux, que je veux faire le serment, et non devant vos seuls barons : car, à peine aurais-je juré, que vos barons vous demanderaient encore de m'imposer une nouvelle épreuve, et jamais nos tourments ne finiraient. Mais ils n'oseront plus, si Arthur et ses chevaliers sont les garants du jugement. »

Tandis que se hâtaient vers Carduel les hérauts d'armes, messagers de Marc auprès du roi Arthur, secrètement Iseut envoya vers Tristan son valet, Perinis le Blond, le Fidèle.

Perinis courut sous les bois, évitant les sentiers battus, si bien qu'il atteignit la cabane d'Orri le forestier, où, depuis de longs jours, Tristan l'attendait.

Vers Table des matières

Perinis lui rapporta les choses advenues, la nouvelle félonie, la date du jugement, l'heure et le lieu fixés :

« Sire, ma dame vous demande qu'au jour fixé, sous une robe de pèlerin, si habilement déguisé que nul ne puisse vous reconnaître, sans armes, vous soyez à la Blanche-Lande : il lui faut, pour atteindre le lieu du jugement, passer le fleuve en barque ; sur la rive opposée, là où seront les chevaliers du roi Arthur, vous l'attendrez. Sans doute, alors, vous pourrez lui venir en aide. Ma dame redoute le jour du jugement : pourtant elle se fie en la courtoisie de Dieu, qui déjà sut l'arracher aux mains des lépreux.

- Retourne vers la reine, beau doux ami, Perinis : dis-lui que je ferai sa volonté. »

Or, seigneurs, quand Perinis s'en retourna vers Tintagel, il arriva qu'il aperçut dans un fourré le même forestier qui, autrefois, ayant surpris les amants endormis, les avait dénoncés au roi.

Un jour qu'il était ivre, il s'était vanté de sa traîtrise.

L'homme, ayant creusé dans la terre un trou profond, le recouvrait habilement de branchages, pour y prendre loups et sangliers.

Il vit s'élaner sur lui le valet de la reine et voulut fuir.

Mais Perinis l'accula sur le bord du piège :

« Espion, qui as vendu la reine, pourquoi t'enfuir ? Reste là, près de ta tombe, que toi-même tu as pris le soin de creuser ! »

Son bâton tournoya dans l'air en bourdonnant.

Le bâton et le crâne se brisèrent à la fois, et Perinis le Blond, le Fidèle, poussa du pied le corps dans la fosse couverte de branches.

Au jour fixé pour le jugement, le roi Marc, Iseut et les barons de Cornouailles, ayant chevauché jusqu'à la Blanche-Lande, parvinrent en groupe bien ordonné devant le fleuve, et, massés au long de l'autre rive, les chevaliers d'Arthur les saluèrent de leurs bannières brillantes.

Vers Table des matières

Devant eux, assis sur la berge, un pèlerin miséreux, enveloppé dans sa chape, où pendaient des coquilles, tendait sa sébile de bois et demandait l'aumône d'une voix aiguë et plaintive.

À force de rames, les barques de Cornouailles approchaient.

Quand elles furent près d'atteindre la terre, Iseut demanda aux chevaliers qui l'entouraient :

« Seigneurs, comment pourrais-je atteindre la terre ferme, sans souiller mes longs vêtements dans cette fange ? Il faudrait qu'un passeur vînt m'aider. »

L'un des chevaliers héla le pèlerin :

« Ami, retrouse ta chape, descends dans l'eau et porte la reine, si pourtant tu ne crains pas, cassé comme je te vois, de fléchir à mi-route. »

L'homme prit la reine dans ses bras.

Elle lui dit tout bas :

« Ami ! » Puis, tout bas encore : « Laisse-toi tomber sur le sable. »

Parvenu au rivage, il trébucha et tomba, tenant la reine serrée entre ses bras.

Écuyers et marins, saisissant les rames et les gaffes, pourchassaient le pauvre hère.

« Laissez-le, dit la reine ; sans doute un long pèlerinage l'avait affaibli. »

Et, détachant un fermail d'or fin, elle le jeta au pèlerin.

Devant le pavillon d'Arthur, un riche drap de soie de Nicée était étendu sur l'herbe verte, et les reliques des saints, retirées des écrins et des châsses, y étaient déjà disposées.

Vers Table des matières

Monseigneur Gauvain, Girflet et Ké le sénéchal les gardaient.

La reine, ayant supplié Dieu, retira les bijoux de son cou et de ses mains et les donna aux pauvres mendiants ; elle détacha son manteau de pourpre et sa guimpe fine, et les donna ; elle donna son chainse et son biaux et ses chaussures enrichies de pierreries.

Elle garda seulement sur son corps une tunique sans manches, et, les bras et les pieds nus, s'avança devant les deux rois.

À l'entour, les barons la contemplaient en silence, et pleuraient.

Près des reliques brillait un brasier.

Tremblante, elle étendit la main droite vers les ossements des saints, et dit :

« Roi de Logres, et vous, roi de Cornouailles, et vous, sire Gauvain, sire Ké, sire Girflet, et vous tous qui serez mes garants, par ces corps saints et par tous les corps saints qui sont en ce monde, je jure que jamais un homme né de femme ne m'a tenue entre ses bras, hormis le roi Marc, mon seigneur, et le pauvre pèlerin qui, tout à l'heure, s'est laissé tomber sous vos yeux. Roi Marc, ce serment convient-il ?

- Oui, reine, et que Dieu manifeste son vrai jugement !

- Amen ! » dit Iseut.

Elle s'approcha du brasier, pâle et chancelante.

Tous se taisaient ; le fer était rouge.

Alors, elle plongea ses bras nus dans la braise, saisit la barre de fer, marcha neuf pas en la portant, puis, l'ayant rejetée, étendit ses bras en croix, les paumes ouvertes.

Et chacun vit que sa chair était plus saine qu'une prune de prunier.

Alors de toutes les poitrines un grand cri de louange monta vers Dieu.

Notes du chapitre 12

Essart : lieu défriché.

Tu l'absous : tu lui pardonnes.

Vous en blâment : vous en font le reproche.

Failli : manqué à son devoir.

Griefs : motifs de plainte.

Forcené : qu'un accès de folie rend violent.

Courroucé : en colère.

Vers Table des matières

Dans la légende arthurienne, Gauvain, Girflet et Ké sont de célèbres chevaliers de la Table ronde.

Carduel : lieu de résidence du roi Arthur.

Blanche-Lande : lieu prévu pour le jugement.

L'accula : le poussa.

Bannières : drapeaux.

Sébile : coupelle.

Souiller : salir.

Fange : boue.

Héla : appela.

Fléchir : courber.

Gaffes : perches qui servent à manoeuvrer les bateaux.

Hère : homme misérable.

Fermail : bijou, agrafe.

Le pavillon : la tente.

Reliques : restes sacrés des corps des saints.

Châsses : coffres contenant les reliques des saints.

Guimpe : voile en tissu fin qui encadre le visage des femmes et leur cache plus ou moins le cou.

Roi de Logres : roi Arthur.



La voix du rossignol

[Tristan se résout à honorer la promesse qu'il a faite au roi
Marc : il est temps pour lui de partir et de s'éloigner du pays de
Cornouailles.

Il ne résiste cependant pas à l'envie de s'approcher une dernière
fois du château.

Dans la nuit, il appelle Iseut en imitant le chant du rossignol.]

[...] Elle se délaça des bras du roi et jeta un manteau fourré de gris
sur son corps presque nu.

Il lui fallait traverser la salle voisine, où chaque nuit dix chevaliers
veillaient à tour de rôle : tandis que cinq dormaient, les cinq autres,
en armes, debout devant les huis et les croisées, guettaient au-
dehors.

Mais, par hasard, ils s'étaient tous endormis, cinq sur des lits, cinq
sur les dalles.

Iseut franchit leurs corps épars, souleva la barre de la porte :
l'anneau sonna, mais sans éveiller aucun des guetteurs.

Elle franchit le seuil. Et le chanteur se tut.

Sous les arbres, sans une parole, il la serra contre sa poitrine ;
leurs bras se nouèrent fermement autour de leurs corps, et jusqu'à
l'aube, comme cousus par des lacs, ils ne se séparèrent pas et
s'étreignirent.

Malgré le roi et les guetteurs, les amants mènent leur joie et leurs
amours.

Cette nuitée rendit fous les amants ; et les jours qui suivirent,
comme le roi avait quitté Tintagel pour tenir ses plaids à Saint-Lubin,
Tristan, revenu chez Orri, osa chaque matin, au clair de lune, se
glisser par le verger jusqu'aux chambres des femmes.

Un serf le surprit et s'en fut trouver Andret, Denoalen et Gondoïne :

« Seigneurs, la bête que vous croyez délogée est revenue au repaire.

- Qui ?

- Tristan.

- Quand l'as-tu vu ?

- Ce matin, et je l'ai bien reconnu. Et vous pourrez pareillement, demain, à l'aurore, le voir venir, l'épée ceinte, un arc dans une main, deux flèches dans l'autre.

- Où le verrons-nous ?

- Par une fenêtre que je connais. Mais, si je vous le montre, combien me donnerez-vous ?

- Trente marcs d'argent, et tu seras un manant riche.

- Donc, écoutez, dit le serf. On peut voir l'intérieur de la chambre de la reine par une fenêtre étroite qui la domine, car elle est percée très haut dans la muraille. Mais une grande courtine tendue à travers la chambre en masque l'ouverture. Que demain l'un de vous trois pénètre doucement dans le verger ; il coupera une longue branche d'épine et l'aiguisera par le bout ; qu'il se hisse alors jusqu'à la haute fenêtre et pique la branche, comme une broche, dans l'étoffe de la courtine ; il pourra ainsi l'écarter légèrement, et vous ferez brûler mon corps, seigneurs, si, derrière la tenture, vous ne voyez pas alors ce que je vous ai dit. »

Andret, Gondoïne et Denoalen débattirent pour savoir lequel d'entre eux aurait le premier la joie de ce spectacle, et convinrent enfin de l'accorder d'abord à Gondoïne.

Ils se séparèrent : le lendemain, à l'aube, ils se retrouveraient.

Demain, à l'aube, beaux seigneurs, gardez-vous de Tristan !

Le lendemain, dans la nuit encore obscure, Tristan, quittant la cabane d'Orri le forestier, rampa vers le château sous les épais fourrés d'épines.

Comme il sortait d'un hallier, il regarda par la clairière et vit Gondoïne qui s'en venait de son manoir.

Tristan se rejeta dans les épines et se tapit en embuscade :

« Ah ! Dieu ! Fais que celui qui s'avance là-bas ne m'aperçoive pas avant l'instant favorable ! »

L'épée au poing, il l'attendait ; mais, par hasard, Gondoïne prit une autre voie et s'éloigna.

Tristan sortit du hallier, déçu, banda son arc, visa ; hélas ! l'homme était déjà hors de portée.

Vers Table des matières

À cet instant, voici venir au loin, descendant doucement le sentier, au pas d'un petit palefroi noir, Denoalen, suivi de deux grands lévriers.

Tristan le guetta, caché derrière un pommier.

Il le vit qui excitait ses chiens à lever un sanglier dans un taillis.

Mais, avant que les lévriers l'aient délogé de sa bauge, leur maître aura reçu une blessure telle qu'aucun médecin ne saura le guérir.

Quand Denoalen fut près de lui, Tristan rejeta sa chape, bondit, se dressa devant son ennemi.

Le traître voulut fuir, vainement : il n'eut pas le loisir de crier : « Tu me blesses ! »

Il tomba de cheval.

Tristan lui coupa la tête, trancha les tresses qui pendaient autour de son visage et les mit dans sa chausse : il voulait les montrer à Iseut pour en réjouir le cœur de son amie.

« Hélas ! Songeait-il, qu'est devenu Gondoïne ? Il s'est échappé : que n'ai-je pu lui payer même salaire ! »

Il essuya son épée, la remit dans sa gaine, traîna sur le cadavre un tronc d'arbre, et, laissant le corps sanglant, il s'en fut, le chaperon sur la tête, vers son amie.

Au château de Tintagel, Gondoïne l'avait devancé : déjà, grimpé sur la haute fenêtre, il avait piqué sa baguette d'épine dans la courtine, écarté légèrement deux pans de l'étoffe, et regardait au travers la chambre bien jonchée.

D'abord, il n'y vit personne d'autre que Perinis ; puis, ce fut Brangien, qui tenait encore le peigne dont elle venait de peigner la reine aux cheveux d'or.

Mais Iseut entra, puis Tristan.

Il portait d'une main son arc d'aubier et deux flèches ; dans l'autre, il tenait deux longues tresses d'homme.

Il laissa tomber sa chape, et son beau corps apparut.

Iseut la Blonde s'inclina pour le saluer, et comme elle se redressait, levant la tête vers lui, elle vit, projetée sur la tenture, l'ombre de la tête de Gondoïne.

Tristan lui disait :

« Vois-tu ces belles tresses ? Ce sont celles de Denoalen. Je t'ai vengée de lui. Jamais plus il n'achètera ni ne vendra écu ni lance !

- C'est bien, seigneur ; mais tendez cet arc, je vous prie ; je voudrais voir s'il est facile à bander. »

Tristan le tendit, étonné, comprenant à demi.

Iseut prit l'une des deux flèches, l'encocha, regarda si la corde était bonne, et dit, à voix basse et rapide :

« Je vois une chose qui me déplaît. Vise bien, Tristan ! »

Il prit la pose, leva la tête et vit, tout en haut de la courtine, l'ombre de la tête de Gondoïne.

« Que Dieu, fait-il, dirige cette flèche ! »

Il dit, se retourne vers la paroi, tire.

La longue flèche siffle dans l'air, émerillon ni hirondelle ne vole si vite, crève l'œil du traître, traverse sa cervelle comme la chair d'une pomme, et s'arrête, vibrante, contre le crâne.

Sans un cri, Gondoïne s'abattit et tomba sur un pieu.

Alors Iseut dit à Tristan :

« Fuis maintenant, ami ! Tu le vois, les félons connaissent ton refuge ! Andret survit, il le dira au roi ; tu n'es plus en sécurité dans la cabane du forestier ! Fuis, ami ! Perinis le Fidèle cachera ce corps dans la forêt, si bien que le roi n'en saura jamais rien. Mais toi, fuis de ce pays, pour ton salut, pour le mien ! »

Tristan dit :

« Comment pourrais-je vivre ?

- Oui, ami Tristan, nos vies sont enlacées et tissées l'une à l'autre. Et moi, comment pourrais-je vivre ? Mon corps reste ici, tu as mon cœur.

- Iseut, amie, je pars, je ne sais pour quel pays. Mais, si jamais tu revois l'anneau de jaspe vert, feras-tu ce que je te demanderai par lui ?

- Oui, tu le sais : si je revois l'anneau de jaspe vert, ni tour, ni château fort, ni interdiction royale ne m'empêcheront de faire la volonté de mon ami, que ce soit folie ou sagesse !

- Amie, que le Dieu né en Bethléem t'en sache gré !

- Ami, que Dieu te garde ! »

Vers Table des matières

Huis : portes.

Croisées : fenêtres.

Lacs : liens, lacets.

Ceinte : à la ceinture.

Manant : paysan, habitant d'un bourg ou d'un village, personne grossière et sans éducation.

Épine : arbre à épines.

La tenture : le rideau.

Gardez-vous : méfiez-vous.

Hallier : enchevêtrement de buissons serrés et touffus.

Se tapit : se cacha.

Bauge : endroit où loge le sanglier.

Chaperon : sorte de bonnet enveloppant la tête et prolongé par un pan d'étoffe dont on se sert comme d'une écharpe.

Aubier : partie tendre du bois.

Emerillon : petit faucon.



Le grelot merveilleux

Vers Table des matières

[Tristan est accueilli en pays de Galles par le duc Gilain.

Au cours d'un combat, il parvient à vaincre l'ennemi du duc et demande en récompense un chien merveilleux, Petit-Crû, dont le grelot enchanté a le pouvoir de faire oublier toute peine.

Il décide de l'offrir à Iseut restée seule en Cornouailles ; mais cette dernière s'aperçoit du sortilège et jette le grelot à la mer pour pouvoir partager la souffrance de son ami.]

Vers Table des matières



Iseut aux Blanches Mains

Vers Table des matières

[Ne pouvant rejoindre Iseut, Tristan voyage, en quête d'aventures.

Pendant deux années, il est sans nouvelles d'Iseut et en vient à penser qu'elle l'a oublié.

Accompagné du fidèle Gorvenal, il parvient en Bretagne où il découvre un pays ravagé par la guerre : le duc Hoël est assiégé dans son château de Carhaix par les troupes de son vassal, le comte Rioul. Tristan décide de gagner le château afin de proposer son aide au duc]

[...] Quand il s'arrêta au pied des murailles closes, il vit une troupe d'hommes debout sur le chemin de ronde, et demanda le duc.

Hoël se trouvait parmi ces hommes avec son fils Kaherdin.

Il se fit connaître et Tristan lui dit :

« Je suis Tristan, roi de Loonnois, et Marc, le roi de Cornouailles, est mon oncle. J'ai su, seigneur, que vos vassaux vous faisaient tort et je suis venu pour vous offrir mon service.

- Hélas ! sire Tristan, passez votre chemin et que Dieu vous récompense ! Comment vous accueillir ici ? Nous n'avons

plus de vivres ; point de blé, rien que des fèves et de l'orge pour subsister.

- Qu'importe ! dit Tristan. J'ai vécu dans une forêt, pendant deux ans, d'herbes, de racines et de venaison et sachez que je trouvais cette vie bonne. Commandez qu'on m'ouvre cette porte. »

Kaherdin dit alors :

« Recevez-le, mon père, puisqu'il est de tel courage, afin qu'il prenne sa part de nos biens et de nos maux. »

Ils l'accueillirent avec honneur.

Kaherdin fit visiter à son hôte les fortes murailles et la tour maîtresse, bien flanquée de bretèches palissadées où s'embusquaient les arbalétriers.

Des créneaux, il lui fit voir dans la plaine, au loin, les tentes et les pavillons plantés par le comte Riol.

Quand ils furent revenus au seuil du château, Kaherdin dit à Tristan :

« Or, bel ami, nous monterons à la salle où sont ma mère et ma sœur. »

Tous deux, se tenant par la main, entrèrent dans la chambre des femmes.

La mère et la fille, assises sur une courtépointe, paraient d'orfroi un palle d'Angleterre et chantaient une chanson de toile : elles disaient comment Belle Doette, assise au vent sous l'épine blanche, attend et regrette Doon son ami, si lent à venir.

Tristan les salua et elles le saluèrent, puis les deux chevaliers s'assirent auprès d'elles.

Vers Table des matières

Kaherdin, montrant l'étole que brodait sa mère :

« Voyez, dit-il, bel ami Tristan, quelle ouvrière est ma dame : comme elle sait à merveille orner les étoles et les chasubles, pour en faire don aux églises pauvres ! Et comme les mains de ma sœur font courir les fils d'or sur ce samit blanc !

Par foi, belle sœur, c'est avec raison que vous avez pour nom Iseut aux Blanches Mains ! »

Alors Tristan, qui savait désormais qu'elle s'appelait Iseut, sourit et la regarda plus doucement.

Or, le comte Riol avait dressé son camp à trois milles de Carhaix, et, depuis bien des jours, les hommes du duc Hoël n'osaient plus, pour l'assaillir, franchir les barrières.

Mais, dès le lendemain, Tristan, Kaherdin et douze jeunes chevaliers sortirent de Carhaix, les hauberts endossés, les heaumes lacés, et chevauchèrent sous des bois de sapins jusqu'aux environs des tentes ennemies ; puis, s'élançant du poste de guet, ils enlevèrent par force un convoi de chariots du comte Riol.

À partir de ce jour, variant à de nombreuses reprises ruses et prouesses, ils culbutaient ses tentes mal gardées, attaquaient ses convois, blessaient et tuaient ses hommes et jamais ils ne rentraient dans Carhaix sans y ramener quelque proie.

Par là, Tristan et Kaherdin commencèrent à se porter confiance et tendresse, si bien qu'ils se jurèrent amitié et compagnonnage.

Jamais ils ne trahirent cette parole, comme l'histoire vous l'apprendra.

Or, tandis qu'ils revenaient de ces chevauchées, parlant de chevalerie et de courtoisie, souvent Kaherdin louait à son cher compagnon sa sœur Iseut aux Blanches Mains, la simple, la belle.

Un matin, comme l'aube venait de poindre, un guetteur descendit en hâte de sa tour et courut à travers les salles en criant :

« Seigneurs, vous avez trop dormi ! Levez-vous, Riol vient donner l'assaut ! »

Vers Table des matières

Chevaliers et bourgeois s'armèrent et coururent aux murailles : ils virent dans la plaine briller les heaumes, flotter les pennons de cendal, et toute l'armée de Riol qui s'avavançait en ordre.

Le duc Hoël et Kaherdin déployèrent aussitôt devant les portes les premières batailles de chevaliers.

Arrivés à la portée d'un arc, ils éperonnèrent les chevaux, lances baissées, et les flèches tombaient sur eux comme pluie d'avril.

Mais Tristan s'armait à son tour avec ceux que le guetteur avait réveillés les derniers.

Il lace ses chausses, passe le biau, les houseaux étroits et les éperons d'or ; il endosse le haubert, fixe le heaume sur la ventaille ; il monte, éperonne son cheval jusque dans la plaine et paraît, l'écu dressé contre sa poitrine, en criant : « Carhaix ! »

Il était temps : déjà les hommes d'Hoël reculaient vers les battes.

Alors il fit beau voir la mêlée des chevaux abattus et des vassaux blessés, les coups portés par les jeunes chevaliers, et l'herbe qui, sous leurs pas, devenait sanglante.

En avant de tous, Kaherdin s'était fièrement arrêté, en voyant se jeter contre lui un hardi baron, le frère du comte Riol.

Tous deux se heurtèrent, les lances baissées.

Le Nantais brisa la sienne sans ébranler Kaherdin, qui, d'un coup plus sûr, écartela l'écu de l'adversaire et lui planta son fer bruni dans le côté jusqu'au gonfanon.

Soulevé de selle, le chevalier vide les arçons et tombe.

Au cri que poussa son frère, le comte Riol s'élança contre Kaherdin, le frein abandonné.

Mais Tristan lui barra le passage.

Quand ils se heurtèrent, la lance de Tristan se rompit à son poing, et celle de Riol, rencontrant le poitrail du cheval ennemi, pénétra dans les chairs et l'étendit mort sur le pré.

Tristan, aussitôt relevé, l'épée à la main :

« Couard, dit-il, à mort celui qui laisse le maître pour blesser le cheval ! Tu ne sortiras pas vivant de ce pré !

- Je crois que vous mentez ! » répondit Riol en poussant sur lui son destrier.

Mais Tristan esquiva l'atteinte, et, levant le bras, fit lourdement tomber sa lame sur le heaume de Riol, dont il enfonça le cercle et emporta le nasal.

La lame glissa de l'épaule du chevalier au flanc du cheval, qui chancela et s'abattit à son tour.

Riol parvint à s'en débarrasser et se redressa ; à pied tous deux, l'écu troué, fendu, le haubert démaillé, ils se défient et s'assailent ; enfin Tristan frappe Riol sur l'escarboucle de son heaume.

Le cercle cède, et le coup était si fortement assené que le baron tombe sur les genoux et sur les mains :

« Relève-toi, si tu peux, vassal, lui cria Tristan ; C'est pour ton malheur que tu es venu dans ce champ ; il te faut mourir ! »

Riol se remit sur pieds, mais Tristan l'abattit encore d'un coup qui fendit le heaume, trancha la coiffe et découvrit le crâne.

Riol implora pitié, demanda la vie sauve et Tristan reçut son épée.

Il la prit à temps, car de toutes parts les Nantais étaient venus à la rescousse de leur seigneur.

Mais déjà leur seigneur se déclarait vaincu.

Riol promit de se rendre en la prison du duc Hoël, de lui jurer de nouveau hommage et foi, de restaurer les bourgs et les villages brulés.

Par son ordre, la bataille s'apaisa, et son armée s'éloigna.

Quand les vainqueurs furent rentrés dans Carhaix, Kaherdin dit à son père :

« Sire, demandez Tristan, et retenez-le ; il n'est pas de meilleur chevalier, et votre pays a besoin d'un baron d'une telle prouesse. »

Ayant pris le conseil de ses hommes, le duc Hoël appela Tristan :

« Ami, je ne saurais trop vous aimer, car vous m'avez conservé cette terre. Je veux donc m'acquitter de ma dette envers vous. Ma fille, Iseut aux Blanches Mains, est née de ducs, de rois et de reines. Prenez-la, je vous la donne.

- Sire, je la prends », dit Tristan.

Ah ! Seigneurs, pourquoi dit-il cette parole ?

Mais, pour cette parole, il mourut.

Jour est pris, la date fixée.

Le duc vient avec ses amis, Tristan avec les siens.

Le chapelain chante la messe.

Devant tous, à la porte de l'église, selon la loi de sainte Église, Tristan épouse Iseut aux Blanches Mains.

Les noces furent grandes et riches.

Mais la nuit venue, tandis que les hommes de Tristan le dépouillaient de ses vêtements, il arriva que, en retirant la manche trop étroite de son biau, ils enlevèrent et firent tomber de son doigt son anneau de jaspe vert, l'anneau d'Iseut la Blonde.

Il sonne clair sur les dalles.

Tristan regarde et le voit.

Alors son ancien amour se réveille, et Tristan connaît son forfait.

Il se remémore le jour où Iseut la Blonde lui avait donné cet anneau : c'était dans la forêt, où, pour lui, elle avait mené une vie dure.

Et, couché auprès de l'autre Iseut, il revit la hutte du Morois.

Par quelle folie avait-il en son cœur accusé son amie de trahison ?

Non, elle souffrait pour lui toute misère, et lui seul l'avait trahie.

Mais il prenait aussi en pitié Iseut, sa femme, la simple, la belle.

Les deux Iseut l'avaient aimé pour leur malheur.

À toutes les deux il avait été infidèle.

Pourtant, Iseut aux Blanches Mains s'étonnait de l'entendre soupirer, étendu à ses côtés.

Vers Table des matières

Elle lui dit enfin, un peu honteuse :

« Cher seigneur, vous ai-je offensé en quelque chose ? Pourquoi ne me donnez-vous pas un seul baiser ? Dites-le moi, que je connaisse mon tort, et je le réparerai, si je le puis.

- Amie, dit Tristan, ne vous fâchez pas, mais j'ai fait un vœu. Autrefois, en un autre pays, j'ai combattu un dragon, et j'allais mourir, quand je me suis souvenu de la mère de Dieu : je lui ai promis que, délivré du monstre par sa courtoisie, si jamais je prenais femme, tout un an je m'abstiendrais de l'accoler et de l'embrasser...

- Or donc, dit Iseut aux Blanches Mains, je le supporterai bien. »

Mais quand les servantes, au matin, lui ajustèrent la guimpe des femmes épousées, elle sourit tristement, et songea qu'elle n'avait guère le droit à cette parure.

Notes du chapitre 15

Venaison : gibier.

Bretèches : loges en relief sur la façade d'une fortification.

Arbalétriers : soldats armés d'une arbalète.

Créneaux : ouvertures dans les murs fortifiés qui permettaient de tirer sur l'ennemi tout en étant protégé.

Orfroi : broderie effectuée avec des fils d'or.

Palle d'Angleterre : drap.

Chanson de toile : chanson qu'on chante à la veillée en brodant ou en tissant la toile.

Vers Table des matières

Doette : héroïne d'une chanson de toile dont le fiancé est mort à la guerre.

Étole : bande d'étoffe portée par les diacres (assistants des prêtres), les prêtres et les évêques lors de certaines activités liturgiques.

Chasubles : manteaux à deux pans que les prêtres revêtent par-dessus l'aube et l'étole pour célébrer la messe.

Samit : riche étoffe de soie.

Le mille est une ancienne unité de mesure de distance, en usage dans de nombreux pays avec une valeur variable.

Compagnonnage : assistance en tant que compagnons.

Louait : vantait.

Poindre : se lever.

Pennons : drapeaux.

Houseaux : bottes ou guêtres.

Ventaille : partie du casque protégeant la partie inférieure du visage
(percée de trous pour permettre la respiration).

Battes : fortifications extérieures, palissades.

Gonfanon : bannière de guerre.

Nasal : partie du casque protégeant le nez.

Jurer de nouveau hommage : promettre à nouveau de servir son suzerain avec loyauté. L'hommage est la cérémonie qui lie le vassal à son seigneur et à l'occasion de laquelle ils se jurent une fidélité mutuelle. Le premier se place sous la protection du second, qui lui donne un fief et auquel il doit apporter aide militaire et conseil.

Offensé : déplu.

L'accoler : la prendre par le cou, l'enlacer.



Kaherdin

Vers Table des matières

[En Cornouailles, Iseut apprend avec tristesse le mariage de
Tristan.

Elle pense que son amant l'a oubliée.

En Bretagne, lors d'une partie de chasse, Kaherdin apprend la
vérité à propos du mariage de sa sœur, qui n'a pas été consommé,
Tristan refusant de toucher Iseut aux Blanches Mains.

Pensant au déshonneur de sa famille, il exige alors des
explications de la part de Tristan, qui lui raconte toute son
histoire.

Touché, Kaherdin propose à Tristan de l'accompagner en
Cornouailles.

Tristan pourra ainsi éprouver la force de l'amour qui le lie à
Iseut la Blonde.]

Vers Table des matières



Dinas de Lidan

Vers Table des matières

[Arrivés en Cornouailles, Tristan et Kaherdin reçoivent l'aide de Dinas de Lidan.

Ce dernier se rend auprès de la reine, qui, en voyant l'anneau de jaspe vert, accepte de revoir Tristan.]

[...] « Reine, dans deux jours, la cour doit quitter Tintagel pour gagner la Blanche-Lande ; Tristan vous fait dire qu'il sera caché sur la route, dans un fourré d'épines.

Il demande que vous le preniez en pitié.

- Je l'ai dit : «Ni tour, ni château-fort, ni interdiction royale ne m'empêcheront de faire la volonté de mon ami.»

Le surlendemain, tandis que toute la cour de Marc s'apprêtait au départ de Tintagel, Tristan et Goivenal, Kaherdin et son écuyer revêtirent le haubert, prirent leurs épées et leurs écus et, par des chemins secrets, se mirent en route vers le lieu désigné.

À travers la forêt, deux routes conduisaient vers la Blanche-Lande : l'une belle et bien ferrée, par où devait passer le cortège, l'autre pierreuse et abandonnée.

Tristan et Kaherdin postèrent sur celle-ci leurs deux écuyers ; ils les attendraient en ce lieu, gardant leurs chevaux et leurs écus.

Eux-mêmes se glissèrent dans les sous-bois et se cachèrent dans un fourré.

Devant ce fourré, sur la route, Tristan déposa une branche de coudrier où s'enlaçait un brin de chèvrefeuille.

Bientôt, le cortège apparaît sur la route.

C'est d'abord la troupe du roi Marc.

Viennent en ordre les fourriers et les maréchaux, les cuisiniers et les échansons, viennent les chapelains, viennent les valets de chiens menant lévriers et brachets, puis les fauconniers portant les oiseaux sur le poing gauche, puis les veneurs, puis les chevaliers et les barons ; ils avancent doucement, bien arrangés deux par deux, et il fait beau les voir, richement montés sur chevaux harnachés de velours semé d'orfèverie.

Puis le roi Marc passa, et Kaherdin s'émerveillait de voir ses privés autour de lui, deux de çà et deux delà, habillés tous de drap d'or ou d'écarlate.

Alors s'avance le cortège de la reine.

Les lavandières et les chambrières viennent en tête, ensuite les femmes et les filles des barons et des comtes.

Elles passent une à une ; un jeune chevalier escorte chacune d'elles.

Enfin approche un palefroi monté par la plus belle que Kaherdin ait jamais vue de ses yeux : elle est bien faite de corps et de visage, les hanches un peu basses, les sourcils bien tracés, les yeux riants, les dents fines ; une robe de rouge samit la couvre ; un mince chapelet d'or et de pierreries pare son front poli.

« C'est la reine, dit Kaherdin à voix basse.

- La reine , dit Tristan ; non, c'est Camille, sa servante. »

Alors s'en vient, sur un palefroi vair, une autre damoiselle, plus blanche que neige en février, plus vermeille que rose ; ses yeux clairs frémissent comme l'étoile dans la fontaine.

« Maintenant, je la vois, c'est la reine ! dit Kaherdin.

- Eh ! non, dit Tristan, c'est Brangien la Fidèle. »

Mais la route s'éclaira tout à coup, comme si le soleil ruisselait soudain à travers les feuillages des grands arbres, et Iseut la Blonde apparut.

Le duc Andret, que Dieu le condamne ! chevauchait à sa droite.

À cet instant, partirent du fourré d'épines des chants de fauvettes et d'alouettes, et Tristan mettait en ces mélodies toute sa tendresse.

La reine a compris le message de son ami.

Elle remarque sur le sol la branche de coudrier où le chèvre-feuille s'enlace fortement, et songe en son cœur :

« Ainsi il en va de nous, ami ; ni vous sans moi, ni moi sans vous. »

Elle arrête son palefroi, descend, vient vers un petit cheval qui portait une niche décorée de pierreries ; là, sur un tapis de pourpre, était couché le chien Petit-Crû : elle le prend entre ses bras, le flatte de la main, le caresse de son manteau d'hermine, lui fait la fête.

Puis, l'ayant replacé dans sa niche, elle se tourne vers le fourré d'épines et dit à voix haute :

« Oiseaux de ce bois, qui m'avez réjouie de vos chansons, je vous prends à témoin. Tandis que mon seigneur Marc chevauchera jusqu'à la Blanche-Lande, je veux séjourner dans mon château de Saint-Lubin. Oiseaux, faites-moi cortège jusque-là ; ce soir, je vous récompenserai richement, comme de bons ménéstrels. »

Vers Table des matières

Tristan retint ses paroles et se réjouit.

Mais déjà Andret le Félon s'inquiétait.

Il remit la reine en selle, et le cortège s'éloigna.

Or, écoutez cette malheureuse aventure.

Dans le temps où passait le cortège royal, là-bas, sur l'autre route où Gorvenal et l'écuyer de Kaherdin gardaient les chevaux de leurs seigneurs, survint un chevalier en armes, nommé Bleheri.

Il reconnut de loin Gorvenal et l'écu de Tristan :

« Qu'ai-je vu ? pensa-t-il ; c'est Gorvenal et cet autre est Tristan lui-même. »

Il éperonna son cheval vers eux et cria : « Tristan ! »

Mais déjà les deux écuyers avaient fait demi-tour et fuyaient.

Bleheri, lancé à leur poursuite, répétait :

« Tristan, arrête, je t'en conjure par ta prouesse ! »

Mais les écuyers ne se retournèrent pas.

Alors Bleheri cria :

« Tristan, arrête, je t'en conjure par le nom d'Iseut la Blonde ! »

Trois fois il conjura les fuyards par le nom d'Iseut la Blonde.

En vain : ils disparurent, et Bleheri ne put atteindre qu'un de leurs chevaux, qu'il emmena comme son trophée.

Il parvint au château de Saint-Lubin au moment où la reine venait de s'y héberger.

Vers Table des matières

Et, l'ayant trouvée seule, il lui dit :

« Reine, Tristan est dans ce pays. Je l'ai vu sur la route abandonnée qui vient de Tintagel. Il a pris la fuite. Trois fois je lui ai crié de s'arrêter, le conjurant au nom d'Iseut la Blonde ; mais il avait pris peur, il n'a pas osé m'attendre.

- Beau sire, vous dites mensonge et folie : comment Tristan serait-il en ce pays ? Comment aurait-il fui devant vous ? Comment ne se serait-il pas arrêté, conjuré par mon nom ?

- Pourtant, madame, je l'ai vu, et j'ai pris l'un de ses chevaux comme signe de reconnaissance. Voyez-le tout harnaché, là-bas, dans le champ. »

Mais Bleheri vit Iseut en colère.

Il en souffrit, car il aimait Tristan et la reine.

Il la quitta, regrettant d'avoir parlé.

Alors, Iseut pleura et dit :

« Malheureuse ! J'ai trop vécu, puisque j'ai vu le jour où Tristan me raille et me couvre de honte ! Autrefois, conjuré par mon nom, quel ennemi n'aurait-il pas affronté ? Il est hardi de son corps : s'il a fui devant Bleheri, s'il n'a pas daigné s'arrêter au nom de son amie, ah ! C'est que l'autre Iseut le possède ! Pourquoi est-il revenu ? Il m'avait trahie, il a voulu me couvrir de honte par surcroît ! N'avait-il pas assez de mes tourments anciens ? Qu'il s'en retourne donc, déshonoré à son tour, vers Iseut aux Blanches Mains ! »

Elle appela Perinis le Fidèle, et lui redit les nouvelles que Bleheri lui avait portées.

Elle ajouta :

« Ami, cherche Tristan sur la route abandonnée qui va de Tintagel à Saint-Lubin. Tu lui diras que je ne le salue pas, et qu'il ne soit pas audacieux au point d'oser approcher de moi, car je le ferais chasser par les sergents et les valets. »

Perinis se mit en quête, si bien qu'il trouva Tristan et Kaherdin. I

Il leur délivra le message de la reine.

« Frère, s'écria Tristan, qu'as-tu dit ? Comment aurais-je fui devant Bleheri, puisque, tu le vois, nous n'avons pas même nos chevaux ? Gorvenal et un écuyer les gardaient, nous ne les avons pas retrouvés au lieu fixé, et nous les cherchons encore. »

À cet instant revinrent Gorvenal et l'écuyer de Kaherdin : ils confessèrent leur aventure.

« Perinis, beau doux ami, dit Tristan, retourne en hâte vers ta dame. Dis-lui que je lui envoie santé et amour, que je n'ai pas trahi à la loyauté que je lui dois, qu'elle m'est chère par-dessus toutes les femmes ; dis-lui qu'elle te renvoie vers moi me porter son pardon ; j'attendrai ici que tu reviennes. »

Perinis retourna donc vers la reine et lui redit ce qu'il avait vu et entendu.

Mais elle ne le crut pas :

« Ah ! Perinis, tu étais mon ami et mon serviteur fidèle, et mon père t'avait destiné, tout enfant, à me servir. Mais Tristan l'enchanteur t'a gagné par ses mensonges et ses présents. Toi aussi, tu m'as trahie ; va-t'en ! »

Perinis s'agenouilla devant elle :

« Dame, j'entends tes dures paroles. Jamais je n'ai éprouvé une telle peine en ma vie. Mais je me soucie peu de mon sort : je souffre pour vous, dame, qui faites outrage à mon seigneur Tristan, et qui trop tard regretterez.

- Va-t'en, je ne te crois pas ! Toi aussi, Perinis, Perinis le Fidèle, tu m'as trahie ! »

Tristan attendit longtemps que Perinis lui portât le pardon de la reine.

Perinis ne vint pas.

Au matin, Tristan se couvre d'une grande chape en lambeaux.

Il peint par endroits son visage de vermillon et de brou de noix, de sorte qu'il ressemble à un malade rongé par la lèpre.

Il prend en ses mains un hanap de bois veiné pour recueillir les aumônes, et une crécelle de ladre.

Il entre dans les rues de Saint-Lubin, et, transformant sa voix, mendie à tous venants.

Pourra-t-il seulement apercevoir la reine ?

Elle sort enfin du château ; Brangien et ses femmes, ses valets et ses sergents l'accompagnent.

Elle prend le chemin qui mène à l'église.

Le lépreux suit les valets, fait sonner sa crécelle, supplie d'une voix pitoyable :

« Reine, faites-moi quelque bien ; vous ne savez pas comme je suis dans le besoin ! »

À son beau corps, à sa stature, Iseut l'a reconnu.

Elle frémit toute, mais ne daigne baisser son regard vers lui.

Le lépreux l'implore, et c'est pitié de l'entendre ; il se traîne après elle :

« Reine, si j'ose approcher de vous, ne vous fâchez pas ; ayez pitié de moi, je l'ai bien mérité ! »

Mais la reine appelle les valets et les sergents :

« Chassez ce ladre ! » leur dit-elle.

Vers Table des matières

Les valets le repoussent, le frappent.

Il leur résiste, et s'écrie :

« Reine, ayez pitié ! »

Alors Iseut éclata de rire.

Son rire sonnait encore quand elle entra dans l'église.

Quand il l'entendit rire, le lépreux s'en alla.

La reine fit quelques pas dans la nef de l'église !

Mais ses membres fléchirent ; elle tomba sur les genoux, puis sa tête se renversa en arrière et buta contre les dalles.

Le même jour, Tristan prit congé de Dinas, si malheureux qu'il semblait avoir perdu le sens, et sa nef appareilla pour la Bretagne.

Hélas ! Bientôt la reine se repentit.

Quand elle sut par Dinas de Lidan que Tristan était parti en éprouvant une telle douleur, elle se prit à croire que Perinis lui avait dit la vérité ; que Tristan n'avait pas fui, conjuré par son nom ; qu'elle l'avait chassé à grand tort.

« Quoi ! pensait-elle, je vous ai chassé, vous, Tristan, ami ! Vous me haïssez désormais, et jamais je ne vous reverrai. Jamais vous n'apprendrez seulement mon repentir, ni quel châtement je veux m'imposer et vous offrir en modeste gage de mon remords ! »

De ce jour, pour se punir de son erreur et de sa folie, Iseut la Blonde revêtit un cilice et le porta contre sa chair.

Vers Table des matières

Notes du chapitre 17

Ferrée : garnie de pierres, afin de faciliter le passage des chevaux et des charrettes.

Coudrier : noisetier.

Fourriers : personnes chargées d'assurer le logement des troupes.

Échansons : officiers dont la fonction était de servir à boire à la table du seigneur.

Brachets : chiens de chasse (proches du braque).

Orfèvrerie : pierres précieuses.

Lavandières : servantes chargées de l'entretien du linge.

Chambrières : femmes de chambre.

Fauvettes : oiseaux de petite taille.

Ménestrels : musiciens, chanteurs ambulants.

Je t'en conjure : je te le demande, je t'en supplie.

Conjuré : appelé, supplié.

Me raille : se moque de moi.

Sergents : hommes d'armes qui ne sont pas des chevaliers.

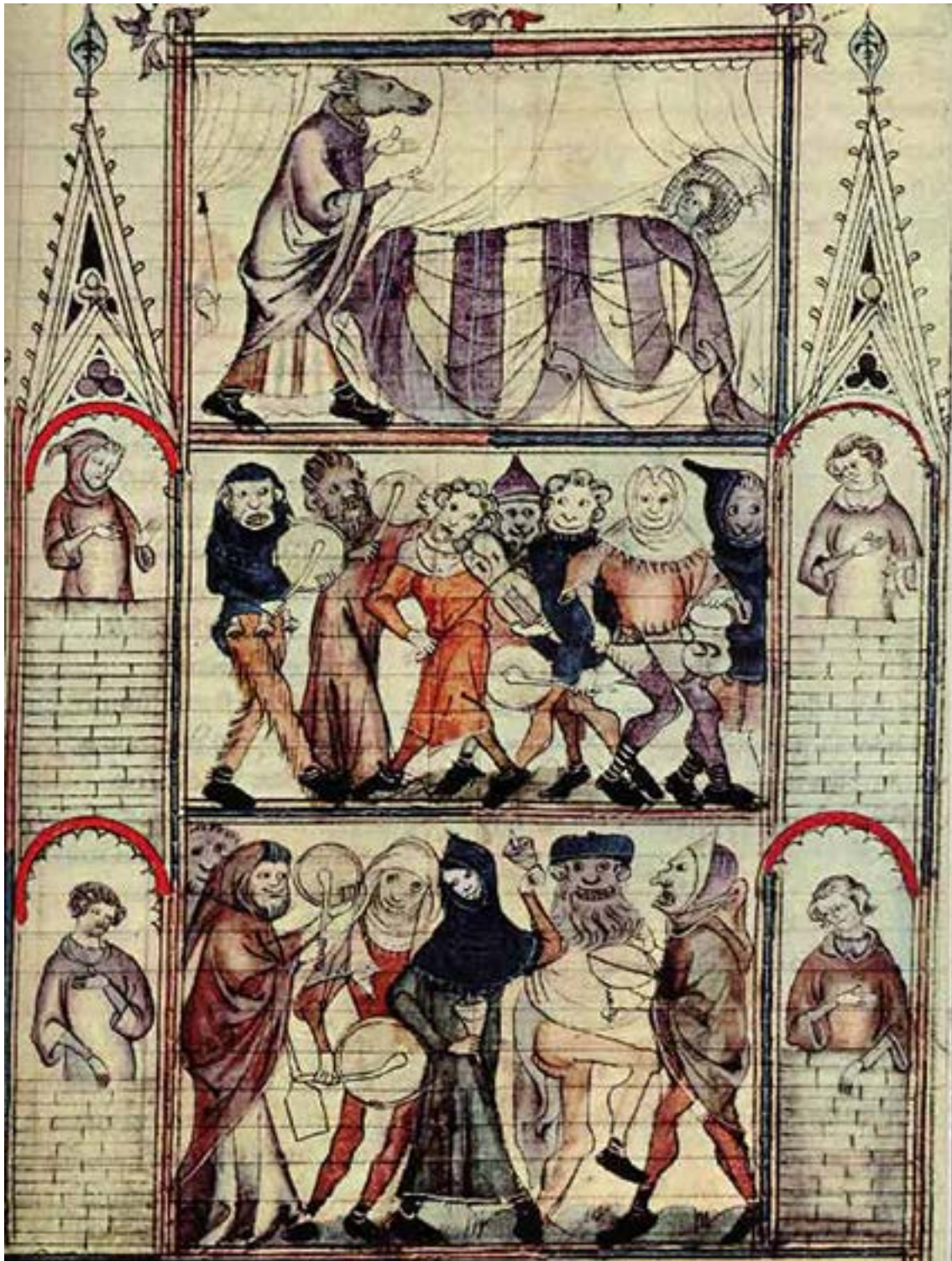
Faites outrage à : offensez.

Vermillon : substance colorante d'un rouge vif.

Brou de noix : teinture marron à base de noix verte.

Ladre : voleur.

Cilice : vêtement rugueux qui irrite la peau, utilisé pour la pénitence
(punition que l'on s'inflige pour expier ses péchés).



Tristan fou

Vers Table des matières

[De retour en Bretagne, Tristan se laisse aller au désespoir.

Il ne peut envisager la vie sans Iseut.

Il décide donc de traverser la mer pour se rendre, une dernière fois, à Tintagel.

Afin de pouvoir pénétrer dans le château sans être reconnu, il se déguise en fou.]

[...] Alors Tristan tondit sa belle chevelure blonde, au ras de la tête, en y dessinant une croix.

Il enduisit sa face d'une liqueur faite d'une herbe magique apportée de son pays, et aussitôt sa couleur et l'aspect de son visage se transformèrent si étrangement que nul homme au monde n'aurait pu le reconnaître.

Il arracha d'une haie une pousse de châtaignier, s'en fit une massue et la pendit à son cou ; les pieds nus, il marcha droit vers le château.

Le portier crut qu'assurément il était fou, et lui dit :

« Approchez ; où donc êtes-vous resté si longtemps ? »

Tristan transforma sa voix et répondit :

« Aux noces de l'abbé du Mont, qui est de mes amis. Il a épousé une abbesse, une grosse dame voilée. De Besançon jusqu'au Mont, tous les prêtres, abbés, moines et clercs ordonnés ont été conviés à ces épousailles : et tous sur la lande, portant bâtons et crosses, sautent, jouent et dansent à l'ombre des grands arbres. Mais je les ai quittés pour venir ici : car je dois aujourd'hui servir à la table du roi. »

Le portier lui dit :

« Entrez donc, seigneur, fils d'Urgan le Velu ; vous êtes grand et velu comme lui, et vous ressemblez assez à votre père. »

Quand il entra dans le bourg, jouant de sa massue, valets et écuyers s'amassèrent sur son passage, le pourchassant comme un loup :

« Voyez le fou ! hu ! hu ! et hu ! »

Ils lui lancent des pierres, l'assaillent de leurs bâtons ; mais il leur tient tête en gambadant et se laisse faire : si on l'attaque à sa gauche, il se retourne et frappe à sa droite.

Au milieu des rires et des huées, traînant après lui la foule ameutée, il parvint au seuil de la porte où, sous le dais, aux côtés de la reine, le roi Marc était assis.

Il approcha de la porte, pendit la massue à son cou et entra.

Le roi le vit et dit :

« Voilà un beau compagnon ; faites-le approcher. »

On l'amène, la massue au cou :

« Ami, soyez le bienvenu ! »

Tristan répondit, de sa voix étrangement transformée :

« Sire, bon et noble entre tous les rois, je le savais, qu'à votre vue mon cœur fondrait de tendresse. Dieu vous protège, beau sire !

- Ami, qu'êtes-vous venu chercher ici ?

- Iseut, que j'ai tant aimée. J'ai une sœur que je vous amène, la très belle Brunehaut. La reine vous ennuie, essayez celle-ci : faisons l'échange, je vous donne ma sœur, donnez-moi Iseut ; je la prendrai et vous servirai par amour. »

Le roi rit et dit au fou :

« Si je te donne la reine, qu'en voudras-tu faire ? Où l'emmèneras-tu ?

- Là-haut, entre le ciel et la nue, dans ma belle maison de verre. Le soleil la traverse de ses rayons, les vents ne peuvent l'ébranler ; j'y porterai la reine en une chambre de cristal, toute fleurie de roses, toute lumineuse au matin quand le soleil la frappe. »

Le roi et ses barons se dirent entre eux :

« Voilà un bon fou, habile en paroles ! »

Il s'était assis sur un tapis et regardait tendrement Iseut.

« Ami, lui dit Marc, d'où te vient l'espoir que ma dame prendra garde à un fou hideux comme toi ?

- Sire, j'y ai bien droit : j'ai accompli pour elle de nombreuses épreuves, et c'est à cause d'elle que je suis devenu fou.

- Qui donc es-tu ?

Vers Table des matières

- Je suis Tristan, celui qui a tant aimé la reine, et qui l'aimera jusqu'à la mort. »

A ce nom, Iseut soupira, changea de couleur et, en colère, lui dit :

« Va-t'en ! Qui t'a fait entrer ici ? Va-t'en, mauvais fou ! »

Le fou remarqua sa colère et dit :

« Reine Iseut, ne vous souvenez-vous pas du jour, où, blessé par l'épée empoisonnée du Morholt, emportant ma harpe sur la mer, j'ai été poussé vers vos rivages ? Vous m'avez guéri. Ne vous en souvenez-vous plus, reine ? »

Iseut répondit :

« Va-t'en d'ici, fou ; ni tes jeux ne me plaisent, ni toi. »

Aussitôt, le fou se retourna vers les barons, les chassa vers la porte en criant :

« Fous, hors d'ici ! Laissez-moi seul tenir conseil avec Iseut ; car je suis venu ici pour l'aimer. »

Le roi rit, Iseut rougit :

« Sire, chassez ce fou ! »

Mais le fou reprit, de sa voix étrange :

« Reine Iseut, ne vous souvenez-vous pas du grand dragon que j'ai tué en votre terre ? J'ai caché sa langue dans ma chausse, et, tout brûlé par son venin, je suis tombé près du marécage. J'étais alors un merveilleux chevalier ! ... et j'attendais la mort, quand vous m'avez secouru. »

Iseut répond :

« Tais-toi, tu fais injure aux chevaliers, car tu n'es qu'un fou de naissance. Maudits soient les marins qui t'apportèrent ici, au lieu de te jeter à la mer ! »

Le fou éclata de rire et poursuivit :

« Reine Iseut, ne vous souvenez-vous pas du bain où vous vouliez me tuer de mon épée ? Et du conte du cheveu d'or qui vous apaisa ? Et comment je vous ai défendue contre ce lâche sénéchal ?

- Taisez-vous, méchant conteur ! Pourquoi venez-vous ici débiter vos mensonges ? Vous étiez ivre hier soir sans doute, et l'ivresse vous a donné ces rêves.

- C'est vrai, je suis ivre, et à cause d'une telle boisson que jamais cette ivresse ne se dissipera. Reine Iseut, ne vous souvenez-vous pas de ce jour si beau, si chaud, sur la haute mer ? Vous aviez soif, ne vous en souvenez-vous pas, fille de roi ? Nous bûmes tous deux au même hanap. Depuis, j'ai toujours été ivre, et d'une mauvaise ivresse... »

Quand Iseut entendit ces paroles qu'elle seule pouvait comprendre, elle se cacha la tête dans son manteau, se leva et voulut s'en aller.

Mais le roi la retint par sa chape d'hermine et la fit rasseoir à ses côtés :

« Attendez un peu, Iseut, amie, que nous entendions ces folies jusqu'au bout. Fou, quel métier sais-tu faire ?

- J'ai servi des rois et des comtes.

- En vérité, sais-tu chasser avec des chiens ? des oiseaux ?

- Certes, quand il me plaît, de chasser en forêt, je sais prendre, avec mes lévriers, les grues qui volent dans les nuées ; avec mes limiers, les cygnes, les oies bises ou blanches, les pigeons sauvages ; avec mon arc, les plongeurs et les butors ! »

Tous rirent de bon cœur, et le roi demanda :

« Et que prends-tu, frère, quand tu chasses au gibier de rivière ?

- Je prends tout ce que je trouve : avec mes autours, les loups des bois et les grands ours ; avec mes gerfauts, les sangliers ; avec mes faucons, les chevreuils et les daims ; les renards, avec mes éperviers ; les lièvres, avec mes émerillons. Et quand je rentre chez qui m'héberge, je sais bien jouer de la massue, partager les tisons entre les écuyers, accorder ma harpe et chanter en musique, et aimer les reines, et jeter par les ruisseaux des copeaux bien taillés. En vérité, ne suis-je pas bon ménestrel ? Aujourd'hui, vous avez vu comme je sais m'escrimer du bâton. »

Et il frappe de sa massue autour de lui.

« Allez-vous-en d'ici, crie-t-il, seigneurs cornouaillais ! Pourquoi rester encore ? N'avez-vous pas déjà mangé ? N'êtes-vous pas repus ? »

Le roi, s'étant diverti du fou, demanda son destrier et ses faucons et emmena en chasse chevaliers et écuyers.

« Sire, lui dit Iseut, je me sens fatiguée et souffrante. Permettez que j'aie reposé dans ma chambre ; je ne puis écouter plus longtemps ces folies. »

Elle se retira toute pensif en sa chambre, s'assit sur son lit, et exprima sa douleur :

« Malheureuse ! Pourquoi suis-je née ? J'ai le cœur lourd et troublé. Brangien, chère sœur, ma vie est si pénible et si dure que mieux me vaudrait la mort ! Il y a là un fou, tondu en croix, venu ici pour mon malheur : ce fou, ce jongleur est chanteur ou devin, car il connaît de point en point mon être et ma vie ; il sait des choses que nul ne sait, hormis vous, moi et Tristan ; il les sait, le truand, par enchantement et sortilège. »

Vers Table des matières

Brangien répondit :

« Ne serait-ce pas Tristan lui-même ? »

- Non, car Tristan est beau et le meilleur des chevaliers ; mais cet homme est hideux et difforme. Maudit soit-il de Dieu ! Maudite soit l'heure où il est né, et maudite la nef qui l'apporta, au lieu de le noyer là-dehors, sous les vagues profondes !

- Calmez-vous, dame, dit Brangien. Vous savez trop bien, aujourd'hui, maudire et excommunier ! Où donc avez-vous appris un tel métier ? Mais peut-être cet homme serait-il le messager de Tristan ?

- Je ne crois pas, je ne l'ai pas reconnu. Mais allez le trouver, belle amie, parlez-lui, voyez si vous le reconnaîtrez. »

Brangien s'en fut vers la salle où le fou, assis sur un banc, était resté seul.

Tristan la reconnut, laissa tomber sa massue et lui dit :

« Brangien, franche Brangien, je vous conjure par Dieu, ayez pitié de moi !

- Vilain fou, quel diable vous a enseigné mon nom ?

- Belle, depuis longtemps je l'ai appris ! Par ma tête, qui autrefois fut blonde, si la raison s'est enfuie de cette tête, c'est vous, belle, qui en êtes la cause. N'est-ce pas vous qui deviez garder le breuvage que je bus sur la haute mer ? J'en bus, alors qu'il faisait très chaud, dans un hanap d'argent, et je le tendis à Iseut. Vous seule l'avez su, belle : ne vous en souvient-il plus ?

- Non ! » répondit Brangien, et, toute troublée, elle se rejeta vers la chambre d'Iseut ; mais le fou se précipita derrière elle criant :
« Pitié ! »

Il entre, il voit Iseut, s'élança vers elle, les bras tendus, veut la serrer sur sa poitrine ; mais, honteuse, mouillée d'une sueur d'angoisse, elle se rejette en arrière, l'esquive ; et, voyant qu'elle évite son approche, Tristan tremble de honte et de colère, se recule vers la paroi, près de la porte ; et, de sa voix toujours transformée :

« Certes, dit-il, j'ai vécu trop longtemps, puisque j'ai vu le jour où Iseut me repousse, ne daigne m'aimer, me tient pour méprisable ! Ah ! Iseut, qui bien aime tard oublie ! Iseut, c'est une chose belle et précieuse qu'une source abondante qui s'épanche et court à flots larges et clairs ; le jour où elle se dessèche, elle ne vaut plus rien : tel un amour qui tarit. »

Iseut répondit :

« Frère, je vous regarde, je doute, je tremble, je ne sais, je ne reconnais pas Tristan.

- Reine Iseut, je suis Tristan, celui qui vous a tant aimée. Ne vous souvient-il pas du nain qui sema la farine entre nos lits ? Et du bond que je fis et du sang qui coula de ma blessure ? Et du présent que je vous adressai, le chien Petit-Crû au grelot magique ? Ne vous souvient-il pas des morceaux de bois bien taillés que je jetais au ruisseau ? »

Iseut le regarde, soupire, ne sait que dire et que croire, voit bien qu'il sait toutes choses, mais ce serait folie d'avouer qu'il est Tristan ; et Tristan lui dit :

« Dame reine, je sais bien que vous vous êtes détournée de moi et je vous accuse de trahison. J'ai connu, pourtant, belle, des jours où vous m'aimiez d'amour. C'était dans la forêt profonde, sous l'abri de feuillage. Vous souvient-il encore du jour où je vous donnai mon bon chien Husdent ? Ah ! Celui-là m'a toujours aimé, et pour moi il quitterait Iseut la Blonde. Où est-il ? Qu'en avez-vous fait ? Lui, du moins, il me reconnaîtrait.

- Il vous reconnaîtrait ? Vous dites folie ; car, depuis que Tristan est parti, il reste là-bas, couché dans sa niche, et s'élançait contre tout homme qui s'approche de lui. Brangien, amenez-le-moi. »

Brangien l'amène.

« Viens çà, Husdent, dit Tristan ; tu étais à moi, je te reprends. »

Quand Husdent entend sa voix, il fait voler sa laisse des mains de Brangien, court à son maître, se roule à ses pieds, lèche ses mains, aboie de joie.

« Husdent, s'écrie le fou, bénie soit la peine que j'ai mise à te nourrir ! Tu m'as mieux accueilli que celle que j'aimais tant. Elle ne veut pas me reconnaître : reconnaîtra-t-elle seulement cet anneau qu'elle me donna autrefois, avec des pleurs et des baisers, le jour de la séparation ? Ce petit anneau de jaspe ne m'a guère quitté : souvent je lui ai demandé conseil dans mes tourments, souvent j'ai mouillé ce jaspe vert de mes chaudes larmes. »

Iseut a vu l'anneau.

Elle ouvre ses bras tout grands :

« Me voici ! Prends-moi, Tristan ! »

Alors Tristan cessa de transformer sa voix :

« Amie, comment as-tu pu si longtemps ne pas me reconnaître, plus longtemps que ce chien ? Qu'importe cet anneau ? Ne sens-tu pas qu'il m'aurait été plus doux d'être reconnu au seul rappel de nos amours passées ? Qu'importe le son de ma voix ? C'est le son de mon cœur que tu devais entendre.

- Ami dit Iseut, peut-être l'ai-je entendu plus tôt que tu ne penses ; mais nous sommes enveloppés de ruses : devais je, comme ce chien, suivre mon désir, au risque de te faire prendre et tuer sous mes yeux ? Je me gardais et je te gardais. Ni le rappel de ta vie passée, ni le son de ta voix, ni cet anneau même ne me prouvent rien, car ce peuvent être les jeux méchants d'un enchanteur. Je me rends pourtant, à la vue de l'anneau : n'ai-je pas juré que, sitôt que je le reverrais, dussè-je me perdre, je ferais toujours ce que tu me

Vers Table des matières

demanderais, que ce fût sagesse ou folie ? Sagesse ou folie, me voici ; prends moi, Tristan ! »

Elle tomba évanouie sur la poitrine de son ami.

Quand elle revint à elle, Tristan la tenait embrassée et baisait ses yeux et son visage.

Il entre avec elle sous la courtine.

Entre ses bras il tient la reine.

Pour s'amuser du fou, les valets l'hébergèrent sous les escaliers de la salle, comme un chien dans un chenil.

Il endurait doucement leurs moqueries et leurs coups, car parfois, reprenant sa forme et sa beauté, il passait de son taudis à la chambre de la reine. [...]

[Bientôt les chambrières de la reine soupçonnent une liaison entre leur maîtresse et le fou.

Elles en avertissent le baron félon Andret.

Tristan doit de nouveau fuir.]

Massue : un des signes distinctifs du fou au Moyen Âge.

La nue : les nuages.

Grues : grands oiseaux échassiers.

Butors : oiseaux échassiers au plumage brun.

Autours : rapaces diurnes.

Tisons : morceaux de bois incandescents.

Excommunier : au sens propre, « exclure de la communauté des chrétiens » ; au sens figuré, « rejeter, bannir, exclure »

Gardais : protégeais.



La mort

Vers Table des matières

À peine était-il revenu en Petite-Bretagne, à Carhaix, que Tristan, pour porter aide à son cher compagnon Kaherdin, combattit un baron nommé Bedalis.

Il tomba dans une embuscade dressée par Bedalis et ses frères.

Tristan tua les sept frères.

Mais lui-même fut blessé d'un coup de lance, et la lance était empoisonnée.

Il revint à grand-peine jusqu'au château de Carhaix et fit soigner ses plaies.

Les médecins vinrent en nombre, mais nul ne sut le guérir du venin, car ils ne le découvrirent même pas.

Ils ne surent faire aucun emplâtre pour attirer le poison au-dehors ; vainement ils battent et broient leurs racines, cueillent des herbes, composent des breuvages : Tristan ne fait qu'empirer, le venin se répand dans son corps ; il blêmit et ses os commencent à se découvrir.

Il sentit que sa vie se perdait, il comprit qu'il fallait mourir.

Alors il voulut revoir Iseut la Blonde.

Mais comment aller vers elle ?

Il est si faible que la mer le tuerait ; et si même il parvenait en Cornouailles, comment échapper à ses ennemis ?

Il se lamente, le venin l'angoisse, il attend la mort.

Il fit demander Kaherdin en secret pour lui révéler sa douleur, car tous deux s'aimaient d'un loyal amour.

Il voulut que personne ne restât dans sa chambre, en dehors de Kaherdin et même que nul ne se tînt dans les salles voisines.

Iseut, sa femme, s'étonna en son cœur de cette étrange volonté.

Elle en fut tout effrayée et voulut entendre l'entretien.

Elle vint s'appuyer en dehors de la chambre, contre la paroi qui touchait au lit de Tristan.

Elle écoute ; un de ses fidèles, pour que nul ne la surprenne, guette au-dehors.

Tristan rassemble ses forces, se redresse, s'appuie contre la muraille ; Kaherdin s'assied près de lui, et tous deux pleurent ensemble tendrement.

Ils pleurent le bon compagnonnage d'armes, si vite rompu, leur grande amitié et leurs amours ; et l'un se lamente sur l'autre.

« Beau doux ami, dit Tristan, je suis sur une terre étrangère, où je n'ai ni parent, ni ami, vous seul excepté ; vous seul, en cette contrée, m'avez donné joie et consolation. Je perds ma vie, je voudrais revoir Iseut la Blonde. Mais comment, par quelle ruse lui faire connaître mon besoin ? Ah ! Si je connaissais un messager qui voulût aller vers elle, elle viendrait, tant elle m'aime ! Kaherdin, beau compagnon, par notre amitié, par la noblesse de votre cœur, au nom de notre compagnonnage, je vous en supplie : tentez pour moi cette aventure, et si vous emportez mon message, je deviendrai votre homme lige et vous aimerai par-dessus tous les hommes. »

Kaherdin voit Tristan pleurer, se lamenter, se plaindre ; son cœur s'amollit de tendresse ; il répond doucement, par amour :

« Beau compagnon, ne pleurez plus, je ferai tout votre désir.

Certes, ami, pour l'amour de vous je risquerai ma vie. Nulle détresse, nulle angoisse ne m'empêchera de faire tout mon possible. Dites ce que vous voulez demander à la reine, et je me préparerai. »

Tristan répondit :

« Ami, soyez remercié ! Or, écoutez ma prière. Prenez cet anneau : c'est un signe de reconnaissance entre elle et moi. Et quand vous arriverez sur sa terre, faites-vous passer à la cour pour un marchand. Présentez-lui des étoffes de soie, faites qu'elle voie cet anneau : aussitôt elle cherchera une ruse pour vous parler en secret. Alors, dites-lui que mon cœur la salue ; que, seule, elle peut me reconforter ; dites-lui que, si elle ne vient pas, je meurs ; dites-lui qu'elle se souvienne de nos plaisirs passés, et des grandes peines, et des grandes tristesses, et des joies, et des douleurs de notre amour loyal et tendre ; qu'elle se souvienne du breuvage que nous bûmes ensemble sur la mer ; ah ! c'est notre mort que nous avons bue ! Qu'elle se souvienne du serment que je lui fis de n'aimer jamais qu'elle : j'ai tenu cette promesse ! »

Derrière la paroi, Iseut aux Blanches Mains entendit ces paroles ; elle s'évanouit presque.

« Hâtez-vous, compagnon, et revenez bientôt vers moi ; si vous tardez, vous ne me reverrez plus. Prenez un délai de quarante jours et ramenez Iseut la Blonde. Cachez votre départ à votre sœur, ou dites que vous allez chercher un médecin. Vous emmènerez ma belle nef ; prenez avec vous deux voiles, l'une blanche, l'autre noire. Si vous ramenez la reine Iseut, dressez au retour la voile blanche ; et, si vous ne la ramenez pas, faites voile avec la noire. Ami, je n'ai plus rien à vous dire : que Dieu vous guide et vous ramène sain et sauf ! »

Il soupire, pleure et se lamente, et Kaherdin pleure pareillement, embrasse Tristan et prend congé.

Au premier vent il se mit en mer.

Les marins levèrent l'ancre, hissèrent la voile, voguèrent par un vent léger, et leur proue trancha les vagues hautes et profondes.

Ils emportaient de riches marchandises : des draps de soie teints de couleurs rares, de la belle vaisselle de Tours, des vins de Poitou, des gerfauts d'Espagne, et par cette ruse Kaherdin pensait parvenir auprès d'Iseut.

Huit jours et huit nuits, ils fendirent les vagues et voguèrent à pleines voiles vers la Cornouailles.

Colère de femme est chose redoutable, et que chacun s'engarde ! Là où une femme aura le plus aimé, là aussi elle se vengera le plus cruellement.

L'amour des femmes vient vite, et vite vient leur haine ; et leur inimitié, une fois venue, dure plus que l'amitié.

Elles savent modérer l'amour, mais non la haine.

Debout contre la paroi, Iseut aux Blanches Mains avait entendu chaque parole.

Elle avait tant aimé Tristan !...

Elle connaissait enfin son amour pour une autre.

Elle retint les choses entendues : si elle le peut un jour, comme elle se vengera sur ce qu'elle aime le plus au monde !

Pourtant, elle ne dévoila pas ses pensées, et dès qu'on ouvrit les portes, elle entra dans la chambre de Tristan, et, cachant sa colère, continua de le servir et de lui faire bon accueil, ainsi qu'il convient à une femme aimante.

Elle lui parlait doucement, l'embrassait sur les lèvres, et lui demandait si Kaherdin reviendrait bientôt avec le médecin qui devait le guérir.

Mais toujours elle cherchait sa vengeance.

Kaherdin ne cessa de naviguer, si bien qu'il jeta l'ancre dans le port de Tintagel.

Il prit sur son poing un grand autour, il prit un drap de couleur rare, une coupe bien ciselée : il en fit présent au roi Marc et lui demanda courtoisement sa protection et sa paix, afin qu'il pût trafiquer sur sa terre, sans craindre aucun dommage d'un chambellan ni d'un vicomte.

Vers Table des matières

Et le roi le lui accorda devant tous les hommes de son palais.

Alors, Kaherdin offrit à la reine un fermail décoré d'or fin :

« Reine, dit-il, l'or en est bon ; » et, retirant de son doigt l'anneau de Tristan, il le mit à côté du joyau :

« Voyez, reine, l'or de ce fermail est plus riche, et pourtant l'or de cet anneau a bien son prix. »

Quand Iseut reconnut l'anneau de jaspe vert, son cœur frémit et sa couleur changea, et, redoutant ce qu'elle allait entendre, elle attira Kaherdin à l'écart près d'une fenêtre, comme pour mieux voir et marchander le fermail.

Kaherdin lui dit simplement :

« Dame, Tristan est blessé d'une épée empoisonnée et va mourir. Il vous fait savoir que, seule, vous pouvez lui apporter du réconfort. Il vous rappelle les grandes peines et les douleurs que vous avez subies ensemble. Gardez cet anneau, il vous le donne. »

Iseut répondit, défaillante :

« Ami, je vous suivrai. Demain, au matin, que votre nef soit prête à l'appareillage ! »

Le lendemain, au matin, la reine dit qu'elle voulait chasser au faucon et fit préparer ses chiens et ses oiseaux.

Mais le duc Andret, qui toujours guettait, l'accompagna.

Quand ils furent aux champs, non loin du rivage de la mer, un faisan s'enleva.

Andret laissa aller un faucon pour le prendre ; mais le temps était clair et beau : le faucon prit son envol et disparut.

« Voyez, sire Andret, dit la reine : le faucon s'est perché là-bas, au port, sur le mât d'une nef que je ne connaissais pas. À qui est-elle ?

- Dame, fit Andret, c'est la nef de ce marchand de Bretagne qui hier vous présenta un fermail d'or. Allons-y reprendre notre faucon. »

Vers Table des matières

Kaherdin avait jeté une planche, comme un petit pont, de sa nef au rivage.

Il vint à la rencontre de la reine :

« Dame, s'il vous plaisait, vous entreriez dans ma nef, et je vous montrerais mes riches marchandises.

- Volontiers, sire », dit la reine.

Elle descend de cheval, va droit à la planche, la traverse, entre dans la nef.

Andret veut la suivre, et s'engage sur la planche : mais Kaherdin, debout sur le plat-bord, le frappe de son aviron ; Andret trébuche et tombe dans la mer.

Il veut se reprendre ; Kaherdin le reffrappe à coups d'aviron et le rabat sous les eaux, et crie :

« Meurs, traître ! Voici ton salaire pour tout le mal que tu as fait souffrir à Tristan et à la reine Iseut ! »

Ainsi Dieu vengea les amants des félons qui les avaient tant haïs !

Tous quatre sont morts : Guenelon, Gondoïne, Denoalen, Andret.

L'ancre était relevée, le mât dressé, la voile tendue.

Le vent frais du matin bruissait dans les haubans et gonflait les toiles.

Hors du port, vers la haute mer toute blanche et lumineuse au loin sous les rais du soleil, la nef s'élança.

À Carhaix, Tristan perd ses forces.

Il désire la venue d'Iseut.

Rien ne parvient à le reconforter, et s'il vit encore, c'est qu'il l'attend.

Chaque jour, il envoyait au rivage guetter si la nef revenait, et la couleur de sa voile ; nul autre désir ne lui tenait plus à cœur.

Vers Table des matières

Bientôt il se fit porter sur la falaise de Penmarch, et, si longtemps que le soleil se tenait à l'horizon, il regardait au loin la mer.

Écoutez, seigneurs, une aventure douloureuse, pitoyable à ceux qui aiment.

Déjà Iseut approchait ; déjà la falaise de Penmarch surgissait au loin, et la nef voguait plus joyeuse.

Un vent d'orage grandit tout à coup, frappe droit contre la voile et fait tourner la nef sur elle-même.

Les marins courent au lof, et contre leur gré virent en arrière.

Le vent fait rage, les vagues profondes se mettent en mouvement, l'air s'épaissit en ténèbres, la mer noircit, la pluie s'abat en rafales.

Haubans et boulines se rompent, les marins baissent la voile et louvoient au gré de l'onde et du vent.

Ils avaient, pour leur malheur, oublié de hisser à bord la barque amarrée à la poupe et qui suivait le sillage de la nef.

Une vague la brise et l'emporte.

Iseut s'écrie :

« Hélas ! Malheureuse ! Dieu ne veut pas que je vive assez pour voir Tristan, mon ami, une fois encore, une fois seulement ; il veut que je sois noyée en cette mer. Tristan, si je vous avais parlé une fois encore, je me soucierais peu de mourir après. Ami, si je ne viens pas jusqu'à vous, c'est que Dieu ne le veut pas, et c'est ma pire douleur. Ma mort ne m'est rien, puisque Dieu la veut, je l'accepte ; mais, ami, quand vous l'apprendrez, vous mourrez, je le sais bien. Notre amour est de telle sorte que vous ne pouvez mourir sans moi, ni moi sans vous. Je vois votre mort devant moi en même temps que la mienne. Hélas ! Ami, j'ai échoué dans mon désir : il était de mourir dans vos bras, d'être ensevelie dans votre cercueil ; mais nous y avons échoué. Je vais mourir seule, et, sans vous, disparaître dans la mer. Peut-être vous n'apprendrez pas ma mort, vous vivrez encore, attendant toujours que je vienne. Si Dieu le veut, vous guérirez même... Ah ! peut-être après moi vous aimerez une autre femme, vous aimerez Iseut aux Blanches Mains. Je ne sais ce qui sera de vous : pour moi, ami, si je vous savais mort, je ne vivrais guère après. Que Dieu nous accorde, ami, ou que je vous guérisse, ou que nous mourions tous deux d'une même angoisse ! »

Vers Table des matières

Ainsi gémit la reine, tant que dura la tourmente.

Mais, après cinq jours, l'orage s'apaisa.

Au plus haut du mât, Kaherdin hissa joyeusement la voile blanche, afin que Tristan reconnût de plus loin sa couleur.

Déjà Kaherdin voit la Bretagne...

Hélas ! Presque aussitôt le calme suivit la tempête, la mer devint douce et toute plate, le vent cessa de gonfler la voile, et les marins louvoyèrent vainement en amont et en aval, en avant et en arrière.

Au loin, ils apercevaient la côte, mais la tempête avait emporté leur barque, en sorte qu'ils ne pouvaient mettre pied à terre.

À la troisième nuit, Iseut rêva qu'elle tenait en son giron la tête d'un grand sanglier qui souillait sa robe de sang, et elle sut par là qu'elle ne reverrait plus son ami vivant.

Tristan était trop faible désormais pour veiller encore sur la falaise de Penmarch, et depuis de longs jours, enfermé loin du rivage, il pleurait pour Iseut qui ne venait pas.

Souffrant et fatigué, il se plaint, soupire, s'agite ; peu s'en faut qu'il ne meure de son désir.

Enfin, le vent fraîchit et la voile blanche apparut.

Alors, Iseut aux Blanches Mains se vengea.

Elle vient vers le lit de Tristan et dit :

« Ami, Kaherdin arrive. J'ai vu sa nef en mer : elle avance à grand-peine ; pourtant je l'ai reconnue ; puisse-t-il apporter ce qui doit vous guérir ! »

Tristan tressaille :

« Amie belle, vous êtes sûre que c'est sa nef ? Or, dites-moi comment est la voile.

- Je l'ai bien vue, ils l'ont ouverte et dressée très haut, car ils ont peu de vent. Sachez qu'elle est toute noire. »

Tristan se tourna vers la muraille et dit :

« Je ne puis retenir ma vie plus longtemps. »

Il dit trois fois :

« Iseut, amie ! »

À la quatrième, il rendit l'âme.

Alors, dans toute la maison, pleurèrent les chevaliers, les compagnons de Tristan.

Ils l'ôtèrent de son lit, retendirent sur un riche tapis et recouvrirent son corps d'un linceul.

Sur la mer, le vent s'était levé et frappait la voile en plein milieu.

Il poussa la nef jusqu'à terre.

Iseut la Blonde débarqua.

Elle entendit de grandes plaintes par les messes, et les cloches sonner aux églises, aux chapelles.

Elle demanda aux gens du pays pourquoi ces glas, pourquoi ces pleurs.

Un vieillard lui dit :

« Dame, nous avons une grande douleur. Tristan le Franc, le Preux, est mort. Il était généreux pour ceux dans le besoin, secourable pour ceux qui souffraient. C'est le pire désastre qui soit jamais tombé sur ce pays. »

Iseut l'entend, elle ne peut dire une parole.

Elle monte vers le palais.

Elle suit la rue, sa guimpe déliée.

Les Bretons s'émerveillaient à la regarder ; jamais ils n'avaient vu femme d'une telle beauté.

Qui est-elle ? D'où vient-elle ?

Vers Table des matières

Auprès de Tristan, Iseut aux Blanches Mains, affolée par le mal qu'elle avait causé, poussait de grands cris sur le cadavre.

L'autre Iseut entra et lui dit :

« Dame, relevez-vous, et laissez-moi approcher. J'ai plus de droits à le pleurer que vous, croyez-moi. Je l'ai plus aimé. »

Elle se tourna vers l'orient et pria Dieu.

Puis elle découvrit un peu le corps, s'étendit près de lui, tout le long de son ami, lui embrassa la bouche et le visage, et le serra étroitement : corps contre corps, bouche contre bouche, elle rend ainsi son âme ; elle mourut auprès de lui pour la douleur de son ami.

Quand le roi Marc apprit la mort des amants, il franchit la mer et, venu en Bretagne, fit fabriquer deux cercueils, l'un de calcédoine pour Iseut, l'autre de béryl pour Tristan.

Il emporta sur sa nef vers Tintagel leurs corps aimés.

Auprès d'une chapelle, à gauche et à droite de l'abside, il les ensevelit en deux tombeaux.

Mais, pendant la nuit, de la tombe de Tristan jaillit une ronce verte et feuillue, aux forts rameaux, aux fleurs odorantes, qui, s'élevant par-dessus la chapelle, s'enfonça dans la tombe d'Iseut.

Les gens du pays coupèrent la ronce : le lendemain elle renaît, aussi verte, aussi fleurie, aussi vivace, et plonge encore dans le lit d'Iseut la Blonde.

Par trois fois ils voulurent la détruire ; en vain.

Enfin, ils rapportèrent la merveille au roi Marc : le roi défendit de couper la ronce désormais.

Seigneurs, les bons trouvères d'antan, Bérout et Thomas, et monseigneur Eilhart et maître Gottfried, ont rapporté ce conte pour tous ceux qui aiment, non pour les autres.

Vers Table des matières

Ils vous saluent à travers moi.

Ils saluent ceux qui sont pensifs et ceux qui sont heureux, les mécontents et les désireux, ceux qui sont joyeux et ceux qui sont troublés, tous les amants.

Puissent-ils trouver ici consolation contre l'inconstance, contre l'injustice, contre le dépit, contre la peine, contre tous les maux d'amour !

Emplâtre : crème thérapeutique.

Compagnonnage : association, amitié, entente.

Inimitié : haine.

Trafiquer : au sens propre, avoir commerce avec un pays lointain ;
ici, au sens figuré, circuler et agir librement.

Chambellan : gentilhomme de la cour assurant le service de la
chambre du souverain.

Appareillage : manœuvre de départ d'un navire.

Vers Table des matières

Plat-bord : ceinture de bois, partie qui fait la jonction entre la
muraille (coque) et le pont.

Haubans : gros cordages qui maintiennent le mât à la verticale.

Au lof : du côté du navire frappé par le vent.

Virent en arrière : sont brusquement rejetés à l'arrière du navire.

Boulines : cordages.

Louvoient : naviguent en zigzag.

Giron : espace qui s'étend de la taille jusqu'aux genoux d'une
personne assise.

Linceul : drap dans lequel on enveloppe un mort.

Glas : sonneries des cloches à l'occasion d'un décès.

Vers l'orient : vers l'est, où se trouve Jérusalem (terre sainte pour les chrétiens).

Calcédoine : pierre d'une transparence laiteuse.

Béryl : pierre verte ou bleue.

Vers Table des matières
